L'affrontement chrétien / Emmanuel Mounier

Source gallica.bnf.fr / Institut Catholique de Paris

Mounier, Emmanuel (1905-1950). Auteur du texte. L'affrontement chrétien / Emmanuel Mounier. 1945.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

COLLECTION DES CAHIERS DU RH

EMMANUEL MOUNIER

14 727/4

L'AFFRONTEMENT CHRÉTIEN

LA BACONNIÈRE A NEUCHATEL
ÉDITIONS DU SEUIL A PARIS

Source gallica.bnf.fr / Institut Catholique de Paris

LES
CAHIERS DU RHÔNE

L'AFFRONTEMENT CHRÉTIEN

Le christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? Est-il cette morale d'esclave que dénonçait Nietzsche ?

E. Mounier accepte l'attaque. Renvoyant les timides à leurs " bondieuseries", il montre que le chrétien peut assurer le mouvement de l'histoire sans entrer dans les compromis. Et qu'il le doit.

Et que c'est à ce prix seulement qu'il vivra la vraie vie chrétienne : affrontée au monde et affrontée à Dieu.

" Haute leçon, puissante, dure, virile..." disait Charles Plisnier.

Une des œuvres les plus ramassées et les plus fortes d'Emmanuel Mounier.

LA BACONNIÈRE
NEUCHATEL
ÉDITIONS DU SEUIL
PARIS

L'AFFRONTEMENT CHRÉTIEN

Bibliothèque I.C.P.

ICP BIBLIOTHEQUE DE FELS
3 7506 00140242 2

LES CAHIERS DU RHÔNE

EMMANUEL MOUNIER

L'AFFRONTEMENT CHRÉTIEN

14 727 4

ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE, NEUCHÂTEL
PARIS, ÉDITIONS DU SEUIL, 27, RUE JACOB

Il a été tiré de ce cinquante-huitième Cahier du Rhône :
60 exemplaires sur vélin, numérotés de 1 à 60,
dont 20 lors de la première édition (avril 1945),
et 40 lors de la deuxième (juillet 1948).

TOUS DROITS RÉSERVÉS PAR LES ÉDITIONS
DE LA BACONNIÈRE A BOUDRY (SUISES)

A

MAURICE MARTIN-NOËL
Prêtre de l'angoisse chrétienne

† 19 *juillet* 1941.

A

PIERRE CROZIER
Doux soldat du témoignage chrétien

† 7 *janvier* 1944.

Bibliothèque

BIBLIOTHÈQUE DE FELS
INSTITUT CATHOLIQUE
DE PARIS

On peut hésiter sur les problèmes et sur les situations qui seront proposés demain à la conscience chrétienne; rien n'est moins douteux que le tour qu'ils prendront, l'air qu'on y respirera. Cent cinquante ans de dictatures, de guerres et de révolutions ont durci à l'extrême le cœur et la peau de l'Européen. En bien et en mal, ils l'ont simplifié. Aussi bien, au guichet où nous voilà parvenus, des dieux sommaires sont-ils postés. Insensibles aux habiletés, ils écoutent à peine les raisons; et le passant perdu dans leurs soucis, ils l'estiment en gros, à la figure qu'il fait. Ce n'est peut-être pas une si mauvaise manière de trier les hommes. Tout le reste peut se troquer hâtivement, à deux pas du contrôle, s'acheter contre des fortunes, s'imiter. Mais le reflet sur notre visage des questions soudaines et aveuglantes tombées d'un univers étrange où les notions communes sont entrées en fusion, mais notre tenue au bord des dangers où la mort est possible au détour de chaque chemin et de chaque idée suffisent à apprécier ce que nous sommes quand il ne nous reste plus rien.

A cette barrière tous les destins sont mêlés, toutes les familles, toutes les origines. L'homme chrétien, ou celui qui se présente comme tel, y subira la mesure commune. Il en sera peut-être choqué. A trop s'approprier les grandeurs qui

ne sont à personne, à trop oublier dans les cours et près des pouvoirs sa condition de dissident, il a gardé souvent l'insupportable prétention de se vouloir toujours privilégié dans les affaires ordinaires. Le droit commun lui paraît toujours un peu commun. Un catholique français imaginait-il volontiers, dans les cent dernières années, que les prisons pussent être une place plus normale pour lui que la bienveillance rassurante des discours officiels ? Les faits en ont jugé. Que l'homme de nom chrétien ne compte donc pas sur ses titres historiques : ils sont ternis de mauvais souvenirs, et les parchemins sont un fragile argument en pleine bataille. Qu'il attende peu de ses habitudes d'éloquence et de cette panoplie de raisons qui font partie de son confort. Comme les autres, au bord de l'avenir, il sera enrôlé ou refusé à son allure, sur quelques gestes élémentaires, d'autant plus importants que, malgré lui, il y engagera plus que lui-même, la foi et l'Eglise qu'il est censé représenter.

Y songe-t-on assez ? Se soucie-t-on de former des hommes démonstratifs tout autant que d'entretenir les démonstrations traditionnelles en bon état de service ? Avons-nous gardé assez vif, dans notre chrétienté d'Occident, le sens prophétique de l'homme nouveau ? Il est cependant à chaque minute proposé à notre *fiat* comme il le fut au premier jour. L'homme nouveau ! J'entends un tumulte de docteurs et de rentiers trop indistinctement mêlés jeter le sarcasme sur les régimes qui prétendent l'instaurer par décret. Leurs ironies fussent-elles cent fois justifiées, le portier de l'histoire ne regarde pas à leurs raisons, il regarde leurs visages. Il ne sait pour l'instant qu'une chose : on lui demande des hommes

forts. Les forts, passez, vous vous expliquerez après. Ce directeur de collège proteste. Il était sûr d'avoir un bon pourcentage. N'était-il pas spécialisé dans la fabrication de qualité, ne produisait-il pas à pleines portes l'homme subtil, l'homme distingué, l'homme scrupuleux, le pur ? Le portier jure et le refoule avec son troupeau béni. Il était, le pauvre, tout affairé à préparer l'année 1660, à dépayser dans le jardin des vertus et des racines grecques des garçons qu'il trouvait un peu rudes. Le portier de l'avenir se moque de l'année 1660. Il regarde. Ces êtres courbes qui ne s'avancent dans la vie que de biais et les yeux abattus, ces âmes dégingandées, ces peseurs de vertus, ces victimes dominicales, ces froussards dévotieux, ces héros lymphatiques, ces bébés suaves, ces vierges ternes, ces vases d'ennui, ces sacs de syllogismes, ces ombres d'ombres, est-ce là l'avant-garde de Daniel marchant contre la Bête ?

Pour effacer d'un coup tant d'images accablantes, il suffit de dix visages de moines perdus au fond d'un monastère, de cette paysanne espagnole que j'entrevis un jour au plus épais secret d'une petite église de Tolède, les bras écartés d'un geste souverain, droite comme une reine dans son agenouillement. Mais faut-il donc fouiller les monastères et les chapelles castillanes pour recueillir les reflets mourants d'un feu qui doit embraser le monde ? Est-il donc vrai que le christianisme, propre à jeter une lueur paisible sur les civilisations vieillies et les vies à leur déclin, est un poison pour les muscles jeunes, un ennemi de la force virile et de la grâce naturelle, une molle maladie de l'Orient tombée sur l'homme grec parce qu'un petit fanatique de Tarse échappa par malheur à la tempête ?

Jamais cette question n'a été plus émouvante. Au moment où, d'une puissante nausée, l'Europe vomit d'un coup le tiède dix-neuvième siècle, elle se retourne vers cette langueur affreuse qui l'humilie encore dans ses forces renaissantes, et la voix du dur prophète de Sils-Maria lui arrive grandie par sa détresse. Défaillance de l'instinct, démission du vouloir ou inconsistance de l'esprit, ce je ne sais quoi qui a cédé au premier cri de guerre, serait-ce un effet lointain de la maladie chrétienne ? Le christianisme est-il un pseudonyme de la coalition des faibles et des peureux ? Hante-t-il les carrefours de la décadence ? Et, dans la mesure où il recèle une force d'insurrection, ne serait-il que l'insurrection de ce qui est servile contre ce qui est élevé, de la médiocrité contre la noblesse, du sommeil contre la vie, de la sottise contre la culture, du troupeau contre l'élite ?

Dans plusieurs pays d'Occident, on vient à se demander si le christianisme, qui y paraît encore puissant, y est autre chose à cette heure qu'une illusion massive. Sur la permanence des cérémonies et le flux somnolent des foules, on perçoit déjà, menus mais de plus en plus nombreux comme les premières gouttes d'un orage, les signes furtifs de la plus grande tempête peut-être qui doive submerger les édifices de la chrétienté. Vienne le jour où pour manger et vivre il faudrait abjurer, les religions d'habitude s'effondreront par pans immenses. Je ne vaticine pas. J'entrevois une hypothèse qui n'est pas un jeu d'esprit. Ce jour-là, qui peut ne pas être, qui peut être proche, on pourra se demander s'il reste un chrétien dans le monde civilisé. Il faudra chercher dans les venelles et dans les taillis le christianisme héroïque où se

refera, dans une vie hardie, une vision neuve de l'éternelle tradition. Que la question soit posée dans cet appareil tragique ou qu'elle le soit par degrés insensibles, que notre christianisme désincarné s'écroule dans un combat ou qu'il s'assoupisse lentement dans son bien-être, il n'échappera pas au jugement de l'histoire.

Au lendemain de 1940, un jeune Belge sur qui, dix ans plus tôt, les forces catholiques vivantes de son pays plaçaient quelque espoir, publiait des *Souvenirs* qui ont une valeur de signal. Oublions un instant leur inculture prétentieuse et les bassesses qui s'y mêlent à une certaine volonté de grandeur. Ce garçon, qui poursuivit quelque temps, dans la vie errante du pèlerin et dans le silence du cloître, la saveur perdue d'un christianisme aventureux, n'est pas un médiocre. Sans doute confond-il un peu trop la grandeur avec la fièvre des sens. Mais si finalement il crut l'avoir trouvée aux antipodes du christianisme, faut-il tenir quitte de son abjuration la chrétienté somnolente dont le dégoût a stimulé ses premières révoltes ?

On répugne à poser le nom de Nietzsche sur des expériences de cette nature. Le chevalier à la mort a tourné bien des têtes. « Il n'avait aucune espérance, mais il voulait la vérité. » De tous ces « nietzschéens » plus turbulents que lutteurs et plus avides qu'exigeants, combien, comme Nietzsche, ont cherché dans la douleur et jusqu'à l'épuisement le plus pur cristal de la vérité avant de la jeter aux flammes ? *Devenir dur lentement, lentement, comme une pierre précieuse* [1].

[1] Nietzsche, — comme tous les textes en italique que l'on trouvera ici sans autre référence.

Ce vertige collectif dont ils s'enivrent, ce rut de troupeau qu'ils nomment « communauté », qu'ont-ils de commun avec l'éblouissement qui sortait des creusets du vieil alchimiste ? Les meilleurs de ces ardents ne sont que des adolescents bruyants en face de la plus modeste figure de saint, et il y avait de la sainteté chez Nietzsche, emportée dans un courant d'enfer. Il n'empêche que le marais chrétien où ils vont raviver leurs dégoûts fait triste figure devant la dureté qu'ils essayent de donner à leur vie, leur mépris du médiocre et leur face à face avec la mort.

Peu nous importe que le christianisme total leur ait répondu *par avance*. Ce qui importe au destin du chrétien d'aujourd'hui, c'est que le christianisme d'aujourd'hui ait la ressource de donner dans la réalité d'aujourd'hui une réponse *actuellement* victorieuse à la plus rude des questions qui l'ait secoué : non pas seulement un rappel de raisons, une victoire dialectique, mais un dépassement réel qui enveloppe, dissolve et transfigure dans la foi vécue l'angoisse déposée par Zarathoustra au cœur de la conscience contemporaine.

Elle n'est pas réservée au sanctuaire des philosophes. Deux jeunes prêtres jocistes, s'interrogeant sur les conditions de l'action chrétienne en milieu ouvrier, concluaient récemment [1] que l'ouvrier moderne, pour entrer dans une sphère de vie chrétienne, n'est pas tant arrêté par le saut spirituel de l'incroyance à la foi, que par le dépaysement sociologique où l'appelle le style de vie moyen des chrétiens pieux. « Il leur semble que, pour aimer le Christ, il leur faudrait accep-

[1] H. Godin et Y. Daniel : *La France, pays de mission*, Ed. de l'Abeille.

ter comme une déchéance, comme un amoindrissement de leur personnalité de rude travailleur », et ils se refusent à ce qui leur apparaît comme une perte d'humanité. Ce sentiment de supériorité virile est très largement répandu dans les milieux étrangers au christianisme, et seule la myopie qui protège les sociétés repliées sur elles-mêmes empêche beaucoup de chrétiens d'en ressentir l'injure. Ils ne voient pas qu'on les regarde du dehors comme des hommes mal poussés et un peu ridicules. Ceux qui sont plus ou moins sensibles à ce mépris lui donnent trop souvent un demi-consentement. De père en fils, on voit se développer en milieu formellement chrétien un complexe d'infériorité collectif mal avoué. Sous une pratique extérieure encore solide, un cœur incertain accepte secrètement l'infériorisation publique de la vie chrétienne. Les uns sont encore convaincus de la vérité finale du christianisme, mais leur foi débile se faisant battre sur tous les terrains immédiats, ils lâchent partout du lest. D'autres, au contraire, restent attachés à un style de vie chrétien, à une certaine atmosphère morale, mais au fond d'eux-mêmes ils tiennent le reste pour mythologie. Ces duplicités gardées dans l'ombre contribuent beaucoup plus que les obstacles extérieurs à ce manque d'assurance et d'assiette qui dénonce si fréquemment aujourd'hui l'homme religieux.

Voilà le mal. Quel en est le secret ? Est-il une dépression momentanée de la vie chrétienne ? Une décadence définitive ? Le christianisme portait-il en lui-même une faiblesse initiale dont les effets viennent enfin au jour après avoir été retardés par la lenteur et la complexité de l'histoire ? Ou bien est-il, dans ces manifestations de déchéance, victime et

non pas cause d'une maladie du siècle, envahi par des germes de mort qui réussissent à greffer sur lui des apparences semblables aux siennes, mais de tissu parasite [1] ?

[1] La plus grande partie de ces réflexions intéressent l'ensemble du courant chrétien. Mais afin de ne cerner que des notions précises et des situations nettes, nous nous plaçons ici plus spécialement dans la perspective catholique, que nous connaissons mieux.

LA VIE LA PLUS INQUIÈTE ET LA PLUS DANGEREUSE

Si le chrétien est par naissance un homme malade, vite, qu'on le *fasse* enfin mourir. L'humanité est lasse de consumer ses meilleures forces à se débattre contre un perpétuel agonisant. Ainsi parle le jeune païen des temps nouveaux.

Mais qu'est-ce que malade ? Malade, c'est vite dit. De quelle santé parle-t-on ? N'est-on pas toujours le malade de quelqu'un, pour peu que l'on sacrifie ce dont il s'alimente, et que l'on se nourrisse de ce qui l'empoisonne ?

Il est beaucoup question aujourd'hui de fraternité virile, d'ordre viril, de communauté virile. Le mot n'est pas sans avoir quelques résonances troubles. L'homme accompli n'est pas un monolithe mais une œuvre d'art. Sur une sexualité qui veut être nettement déterminée, il assied un psychisme dont la dominante doit être monosexuelle, mais avec un apport des qualités du sexe opposé qui amorce en lui un mouvement vers l'humanité totale. L'absence de cette amorce développe chez l'homme une survirilisation, chez la femme une surféminisation où le type grimace déjà, et dont sortent plusieurs déséquilibres. Ce qui est vrai des individus l'est aussi dans ce cas des groupements. Une société qui demande trop à la grâce, à la distinction, à la musicalité, à l'idéal, comme la société de 1900, se débilite en se surféminisant. Une

société qui se crisperait exclusivement sur un appel aux vertus viriles, dureté, force, action, se désorganiserait par une sorte de survirilisation symétrique. Le christianisme, qui sauve l'homme et la femme, prêche la force avec la douceur, les vertus héroïques en même temps que la parfaite obéissance, la violence spirituelle à travers la désappropriation de soi ; il ne peut se laisser entraîner dans une exclusive sous prétexte de combattre l'exclusive opposée. Il n'est pas pour autant indifférent aux remous de la sensibilité dans l'histoire. Son destin éternel peut dépendre, à un moment de l'histoire, de quelque partialité passionnée pour une vertu dont l'affaissement est la menace de l'heure. Il a la ressource de sonner aujourd'hui le ralliement des énergies viriles, comme en sens contraire, jadis, il tempéra la rudesse médiévale par l'exaltation de la femme et des mœurs courtoises. Mais il ne saurait se faire une idole de la virilité pas plus que de la féminité. Qu'on ne s'étonne pas de le trouver, comme Dieu même, en tous lieux, mais en tous lieux aussi contre les idoles.

Ces réserves faites, il reste qu'à l'issue d'un alexandrinisme une renaissance virile apparaît, sinon comme la substance, du moins comme la préface nécessaire d'un renouveau spirituel. Dans cette perspective élargie, les vertus viriles ne sont plus l'instrument d'une fonction étroite et séparatrice. Vers la pointe où l'expérience personnelle la plus singulière s'universalise déjà, la féminité donne à l'angoisse humaine la réponse de l'effacement généreux et du don sans retour, la virilité représente la maîtrise consciente et la tension vers l'impossible. Nous avons besoin de l'une et de l'autre.

Cependant la réaction à laquelle nous assistons, à laquelle nous participons, déborde déjà ce difficile équilibre.

Un nouveau stoïcisme naît sous nos yeux de la mort de Dieu comme l'ancien se dressa sur la tombe des dieux: lui aussi raidissement à l'extrême bord du doute. Au moment d'être vaincue, la dernière de nos forces, la confiance vitale, s'exaspère en de vastes désirs sans objet, de grandeur intérieure et d'exaltation cosmique: tension solitaire et disponibilité joyeuse, dureté et philanthropie s'y mêlent étroitement plutôt qu'elles ne s'y accordent, parfois dans un quand-même héroïque, parfois dans une obstination volontaire, dont les sérénités mêmes sont haletantes et les enjouements désolés. Cet état d'âme domine un monde où toute tentative d'explication ayant sombré, la scientifique après la théologique, l'impossible prend son sens le plus abrupt. Ce n'est pas seulement un monde irrationnel, dont le mystère brouille les lignes mais porte autant de promesses que d'angoisse. C'est un monde positivement, pleinement et définitivement absurde, étranger à la raison comme à la bonté, sourd à tout appel venu de l'homme. Il n'apporte pas seulement des réponses affligeantes aux questions que nous lui posons, mais, ce qui est pire, il ne répond pas, parce qu'il n'a rien à répondre. Je pense au récent témoignage de Camus, par exemple, le plus profondément honnête, le plus dégagé de tout romantisme et de toute exhibition littéraire [1]. Parler de désespoir devant cet univers

[1] *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1943. Si personne ne peut se porter juge de l'authenticité d'une expérience, celle-ci cependant nous paraît autrement plus dépouillée, plus philosophiquement heureuse que celle, parente, dont Georges Bataille (*L'Expérience intérieure*) nous donnait à peu près en même temps la confidence alambiquée.

est déjà trop dire. Le désespoir est le témoin torturé d'un infini qui se refuse sans se nier ou d'une immortalité qui se consume sans pouvoir s'épuiser. Le ton du jour est bien plutôt un inespoir stupide, une absence vide, non pas le deuil de l'espoir mais son constat de défaut. A cet inespoir statistique et impartial comme un rapport, nous ne faisons pas un procès moral. Comme l'espoir il peut être de bonne ou de mauvaise qualité. Il multiplie dans la foule ces yeux de poisson dont la présence hallucinait un roman de l'entre-deux guerres, ou ce regard sottement dur que l'on voit à de jeunes hommes d'action. Plus haut, il se tend en expériences éperdues vers les « limites dernières », vers « l'extrême du possible ». Le chevalier de l'absurde se présente comme le héros de l'âge moderne. Il se jette sans avenir, corps et âme, face au rien. Aucune complicité naturelle ou surnaturelle ne le soutient. Jamais folie plus entière ne semble s'être élancée vers les abîmes de l'expérience. Jamais courage plus absolu.

Quand il se retourne vers l'univers chrétien, cet éclaireur du néant est saisi d'irritation, comme un combattant qui se retrouve brusquement à l'arrière. Il est seul. Il est perdu. Seul même dans l'action publique, même parmi les hommes. Perdu pour toutes les consolations, du cœur, de la raison ou de la foi, puisque pour lui dès maintenant tout est irrévocable, et qu'un jour tout sera fini. Le chrétien, lui, est un homme entouré, prévenu, attendu de tous côtés. Même quand la grâce le déserte et quand les hommes lui manquent, il garde dans son abandon la sourde présence de fidélités invisibles. Il est un homme sauvé. Si cruelles soient les obscurités de la foi et l'incertitude du salut personnel, il sait que la lumière

finale lui est promise et que son assomption personnelle dans l'« impossible » ne dépend que d'un geste de sa bonne volonté. Cette familiarité de l'univers et cette assurance du cœur, voilà pour l'ascète de l'incroyance la faiblesse fondamentale du christianisme. On accorde qu'il ait pu amuser le sens tragique de la vie sur quelques problèmes seconds. Mais il cède le dernier pas, et toutes ses démarches en sont atteintes. Une religion du salut est une religion de l'arrangement. Un Dieu qui garantit le règne définitif du bien, disait déjà Nietzsche, est un dieu d'impuissants, cosmopolite, démocrate, conciliant, une sorte de juge de paix universel, paterne et populaire. Dépourvu d'instincts, il tue l'instinct chez ses fidèles: en dehors d'une haine craintive de la réalité qui se hausse de moins en moins à la passion des grands ascètes, il n'y a pas d'éléments impulsifs dans le plan de vie chrétien.

La même accusation se répète aujourd'hui dans des teintes plus sombres. Ecartons d'abord l'espèce de surenchère, d'argument scénique qu'introduit cet assombrissement de la palette philosophique. Nietzsche se lançait à l'assaut de l'univers chrétien les mains ruisselantes des richesses lointaines du surhomme et du surmonde. L'athéisme moderne est calviniste, ses églises sont nues, ses pasteurs aiment le frisson; ils ont l'œil morose et trop souvent la voix geignante. Ce n'est pas sans intention que nous en parlons en termes religieux. L'opposition antichrétienne ne prendra plus longtemps les formes rationalistes qui jusqu'ici étaient de rigueur. Déjà nous voyons naître les premiers efforts pour lui donner, non plus une justification scientifique ou une morale indépendante, qui ont fait échec, mais une forme religieuse totale. Les deux

derniers siècles ont essayé de vivre dans le raisonnable, sans y parvenir. Ils ont tâté du bonheur sans y prendre goût. Ce siècle s'engage décidément dans le démoniaque, divin, humain ou infernal. Voici même, épars, des essais de mystique sans Dieu. Leurs allures délirantes évoquent l'ivresse de la première Renaissance. Mais cette sorte de chantage naïf à l'héroïsme spirituel, cet ascétisme et parfois ce contorsionisme métaphysique rappellent de plus anciens souvenirs encore, et comme une maladie infantile de toute genèse religieuse. Le christianisme primitif avait aussi ses stylites et ses gymnosophistes; le désert pour eux n'était jamais assez brûlé, et ils se lançaient le défi d'extravagance en extravagance, tout en flambant de pur amour. Dans cette volonté de rictus que nous voyons à l'agnosticisme moderne, dans ces désespoirs déchirants et bavards (qui parfois, à la différence des solitudes égyptiennes, déchirent surtout le papier), dans ces surenchères au non-savoir, à la dureté, à la solitude, est-on sûr qu'il n'entre pas un peu d'éloquence, quelque romantisme, et une dose non négligeable de ce masochisme que l'on dénonce pourtant comme le noyau de l'illusion chrétienne ? Nous ne voulons rien diminuer de ce qui passe d'authentique et douloureuse épreuve dans quelques-unes de ces expériences de la négation. On nous permettra de les ramener à la mesure commune, et de les offrir au fil d'une critique ni plus ni moins sévère que celle que saint Jean de la Croix imposait, au nom de l'extrême, à la recherche de l'extrême. Si le comportement ordinaire des chrétiens grimace en effet de mille façons, il n'a pas le monopole de maniérisme. Les moines du Rien manquent de tenue. Leur Nuit Obscure grouille de monstres, de terreurs, d'or-

gies. Les plus dépouillés ont la sainteté irritable et saccadée. On se demande s'ils inaugurent une métaphysique, une spiritualité ou simplement un style: ce sont les baroques de l'athéisme.

Il serait donc puéril d'engager avec le christianisme un concours de mélodrame. Le christianisme ne s'inscrirait pas sur ces tréteaux bruyants. Il se situe par delà l'humeur, sombre ou joyeuse, par delà le spectacle. Si l'instinct de tranquillité spirituelle le tire périodiquement vers le semi-pélagianisme, il ne connaît pas moins de tentations fanatiques. On se demande si les deux maladies ne sont pas solidaires, et si la dépression spirituelle d'une époque aussi pauvre religieusement dans son ensemble que la nôtre n'est pas le terrain morbide des accès de négativisme et de sarcasme métaphysique qui défigure ses témoignages les plus hardis. « Je refuse d'être *heureux* (d'être sauvé) » (G. Bataille). Bouderie puérile ? Goût suspect de l'humiliation [1] ? Sartre croit reconnaître dans cette humeur ambiguë le sentiment chrétien du péché. Nous verrons bientôt que si parfois le sens du péché l'accroche de biais et s'y entremêle, il faut en chercher plus bas les sources.

Soyons difficiles en ce point de crise où des directions vont être prises pour des années, peut-être pour des siècles. La distance brutale que prend l'aile marchante de l'athéisme contemporain à l'égard du rationalisme confortable de ses pères est par certains aspects un progrès spirituel indéniable. Peut-être allons-nous voir une sorte de surréalisme philosophique balayer heureusement la prose prétentieuse et

[1] « Je jouis aujourd'hui d'être objet de dégoût pour le seul être auquel la destinée lie ma vie. » Ailleurs: le « besoin d'être brisé ». (G. Bataille.)

l'optimisme plat des hygiénistes, pédagogues et ingénieurs d'âme. On lui souhaite de ne pas se perdre, comme l'autre, dans les négations nécessaires. Il faut en tout cas retenir la direction qu'il marque. C'est un dégagement parallèle qui s'impose au christianisme contemporain à l'égard de tous ses vagabondages, rationalistes et sentimentaux, bourgeois et politiciens. Faut-il oser le mot, et appeler un réveil janséniste ? On l'oserait, si le jansénisme n'avait d'autre part fermé au sens de la générosité divine la conscience religieuse contemporaine, s'il n'était en fin de compte une forme bourgeoise et étroite de la rigueur. Dans la vertu scrupuleuse avec laquelle la descendance de Nietzsche veut maintenir à ses côtés, sans garde-fou, le précipice de l'Absurde, le sens de l'absolu a mis sa marque. Ces chevaliers vêtus de sombre marchent sans doute à l'abîme: ils rappellent la chrétienté, non pas aux vraies perspectives, mais à l'échelle juste des problèmes. Ce qu'elle ne peut admettre, c'est la confusion qu'ils entretiennent entre le désespoir et le sens du tragique.

*

Le désespoir est un sentiment individualiste. Les groupes ont des colères ou des découragements, ils ne sont pas désespérés. Le désespoir répète en tous sens le geste qui isole, refuse ou repousse. Il est volupté de négation, il sort du vide et crée le vide. Le tragique naît au contraire de la profusion. L'homme qui se replie coule au désespoir, par une perte indéfinie de substance. L'homme engagé s'enrichit de vertu tragique, parce que le monde où il s'engage est un monde brisé dont les

parties s'entrechoquent et dont les gestes s'entredéchirent. Si douloureuse soit l'expérience du tragique, elle est une expérience de plénitude, elle porte dans sa plénitude blessée l'espoir et les premières avances d'une réconciliation finale.

Nous cherchons des causes différentes ici, vous et moi. Car moi je cherche plus de certitude, et c'est pourquoi je suis venu chez Zarathoustra.

Mais vous autres, quand je vois les yeux que vous faites, il semblerait presque que vous cherchez plus d'incertitude,

plus de frissons, plus de tremblements de terre. Il me semble presque que vous ayez encore, pardonnez-moi ma présomption, ô hommes supérieurs,

envie de la vie la plus inquiète et la plus dangereuse, qui m'inspire plus de crainte à moi, la vie des bêtes sauvages, envie de forêts, de cavernes, de montagnes abruptes et de labyrinthes.

Et ce ne sont pas ceux qui vous conduisent hors du danger qui vous plaisent le plus, ce sont ceux qui vous égarent, qui vous éloignent de tous les chemins, les séducteurs.

Cette mélancolie vagabonde et farouche, cette *bête intérieure* qui dévore les chemins de l'esprit de peur qu'ils n'aboutissent, Zarathoustra lui-même les opposait au courage, au goût débordant de l'aventure, à la joie hardie de l'incertain. Le désespoir moderne n'est jamais totalement étranger à l'angoisse religieuse. Mais le feu sombre qu'il lui emprunte, il le consume dans une maladie historiquement très localisée, dont nous ne saurions trouver l'équivalent ni dans l'univers grec [1], ni dans l'univers chrétien, ni dans la nostalgie mystique

[1] Kierkegaard l'a bien vu: *Ou bien... ou bien*, p. 110.

de l'Orient, si baignée, jusque dans l'anéantissement, de la présence universelle. C'est un mal étroit et stérile. Bourreau de soi-même, le moderne se porte les coups dont il crie.

Le christianisme est étranger à ce désespoir. Est-il pour autant étranger au tragique ?

Plus souvent qu'il ne conviendrait, à vrai dire, on rencontre dans le monde, sous le nom de christianisme, un code de bienséance morale et religieuse dont le souci principal semble être de décourager les élans, de combler les abîmes, d'excuser les audaces, d'évacuer la souffrance, de ramener à une conversation domestique les appels de l'Infini et d'apprivoiser les angoisses de notre condition. Qui s'y laisse prendre, qui n'y soit déjà pris ? *En vérité, je n'aime pas non plus ceux pour qui toutes choses sont bonnes et qui jugent ce monde comme le meilleur des mondes. Je les appelle des suffisants.*

La suffisance qui goûte à tout : ce n'est pas le meilleur goût. J'honore les langues et les estomacs récalcitrants et difficiles qui ont appris à dire « Moi » et « Oui » et « Non ».

Mais tout mâcher et tout digérer, c'est bon pour les cochons. Dire toujours I, A, c'est ce que n'ont appris que les ânes et ceux de leur espèce.

Jaune profond et rouge ardent : voilà ce qu'exige mon goût ; il mêle du sang à toutes les couleurs. Mais celui qui crépit sa maison de blanc trahit une âme crépie de blanc.

La vérité est que nul tragique n'est en même temps plus discret et plus tendu que le tragique catholique : les éléments mêmes qui semblent l'éloigner du tragique ne font qu'y écarteler à l'extrême les situations tragiques. Aucune confession chrétienne ne nous pousse aussi loin l'esprit de synthèse, et

ce qu'on peut appeler le sens modeste du monde, la patience avec le pécheur et avec l'histoire, le sens des étapes nécessaires et des approximations inévitables. Or si cette condescendance spirituelle se laisse constamment aller à amalgamer la foi avec le siècle, l'armature rigoureuse du catholicisme la contient par deux croyances capitales: l'infinie transcendance de Dieu, l'universalité profonde du péché. Le sentier du chrétien catholique suit ici une crête, il lui faut une justesse extrême de pas pour ne glisser ni vers le christianisme idyllique du Vicaire savoyard, ni vers le christianisme désespéré de Calvin ou de Jansénius. Une ligne trop haut et, ce Dieu transcendant nous échappant tout à fait, le tragique s'évanouit avec l'espérance en même temps que le pathétique de l'engagement libre et celui de l'avenir ouvert. Une ligne trop bas, et l'univers profondément blessé de l'existence post-adamique, déchiré jusque dans son intimité, mais par toutes ses blessures à la fois effervescent de liberté et inondé de grâce, devient un monde spirituellement mort et passif sous les décrets divins; le drame s'appauvrit encore, pour tendre à la simplicité sommaire d'une situation juridique.

On peut se demander si ces deux colonnes maîtresses de l'édifice chrétien sont toujours solides à leur place. Nous ne sommes pas délivrés des obsessions de la polémique anti-protestante, qui fit long feu avec la polémique anti-janséniste. Pour avoir voulu maintenir le dialogue intérieur de l'homme avec Dieu, l'intimité de la Grâce, et sauver par là — ne nous en plaignons pas — toute la substance de l'humanisme chrétien, et la joie chrétienne, et la force de l'Incarnation, n'a-t-on pas diminué parfois, dans l'expression et dans les mœurs, le

scandale fécond de la transcendance ? On voit les plus fanatiques tripoter les choses divines avec une indiscrétion qui soulève le cœur, décider sans trouble des intentions de Dieu et des mystères de l'histoire. Les théologiens dénoncent théoriquement ces blasphèmes: font-ils toujours la bonne mesure de l'Infini ? A force d'appuyer sur l'analogie du monde créé et de son Créateur, on semble parfois refouler en marge des grandes voies chrétiennes la tradition centrale de la théologie négative. Or non seulement elle est le langage familier de tous les mystiques, mais elle se fraye un chemin au cœur même du plus large effort philosophique qui ait été fait pour rationaliser l'univers chrétien [1]. Et si la connaissance de Dieu relève essentiellement d'une théologie négative, ne faut-il pas en dire autant non pas du monde créé, des essences étalées sous le regard de la raison, mais de toute perspective religieuse sur l'homme et la nature ? La plupart des problèmes derniers que nous y rencontrons ne nous laissent d'autre issue que de tenir « les deux bouts de la chaîne », deux vérités vécues jusqu'à la certitude actuelle, mais dont la suture nous échappe à jamais ici-bas, dont le hiatus est lui-même un scandale pour la raison. Qui peut se vanter de savoir la liaison intime avec le Tout d'aucune vérité essentielle du christianisme ? Le mot pénétrant de Bossuet évoque en moins abrupt la pensée de

[1] M. Gilson (*Le thomisme*, 4e éd., p. 150 s.) souligne combien le théologien classique de l'analogie est souvent mal entendu. L'analogie, pour saint Thomas, nous permet seulement de parler de Dieu de façon qui ne soit « pas tout à fait équivoque ». Le Dieu de saint Thomas, remarque M. Gilson, est encore beaucoup plus inaccessible que le Dieu d'Aristote, qui l'était déjà passablement. Nous ne situons que son lieu métaphysique, sans aucunement pouvoir concevoir ce qu'il est, mais seulement « ce qu'il n'est pas, et quel rapport soutient avec lui tout le reste ». (Saint Thomas, Cont. Gent. I, 30.)

Kierkegaard: que l'esprit de l'homme ne peut vivre les vérités de foi qu'écartelé entre des affirmations contradictoires à la première inspection de la raison, et soutenu dans la transcendance par l'arc-boutant de cette contradiction. Périodiquement, en réaction contre les emballements de l'histoire, le catholicisme doit rétablir tantôt les droits de l'homme, tantôt les droits de Dieu; tantôt les droits de la clarté, tantôt les droits de la nuit. Deux siècles ont essayé d'imposer à la vie religieuse la raison sans douleur et la facilité sentimentale. Une sollicitation aussi continue n'a pas été sans déprimer profondément le christianisme vécu. La sensibilité religieuse se reprend aujourd'hui. Elle devient extrêmement attentive à la part de l'agnosticisme dans la foi. Peut-être est-ce encore mal dire de lui faire une part. Son exigence est tout aussi démesurée que la lumière généreuse distribuée par la Grâce à travers la nuit de l'entendement et des sens.

Cet agnosticisme *naturaliter christianus* ne peut rester une pure attitude de la pensée. Il occupe toute la largeur de notre vie spirituelle, il y insinue, si l'on peut dire, jusque dans le grain, une marque inquiétante de la transcendance. Qu'on ne chicane pas sur le mot. Nous savons bien qu'en un sens la foi n'est pas plus agnostique que gnostique. Mais il faut parfois des mots violents pour éveiller les esprits assoupis dans les équilibres doctrinaux et les balancements objectifs. L'agnosticisme chrétien a le visage du christianisme qui le porte. Catholique, il ferme la porte, non pas à toute philosophie chrétienne, mais à tout système philosophique chrétien, non pas à toute certitude, mais à toute installation dans la certitude, non pas à toute ordonnance temporelle chré-

tienne, mais à toute utopie temporelle chrétienne, non pas à la joie mais au bonheur, non pas à la paix mais à la tranquillité, non pas à la plénitude mais à la satisfaction. Il ne fait pas de la vie chrétienne une vie substantiellement angoissée: mais il introduit une épine d'angoisse au cœur de toutes nos béatitudes jusqu'au bord de la béatitude dernière. Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine: cette ambiguïté fondamentale du fini sous le regard de l'infini n'introduit pas seulement dans notre perspective spirituelle l'ambiguïté de la conscience et la défaite du moralisme, mais l'ambiguïté de l'histoire et la déroute des épures providentialistes, mais l'ambiguïté de l'action et la vanité des projets. Nul ne sait par quel prodige d'invention l'Infini peut demain le surprendre, à quel paradoxe il va l'appeler.

On ne conçoit pas de vie chrétienne qui ne porte en son cœur cette anxieuse et obscure attente de l'Inouï. Dans une conscience primitive elle revêt les formes frustes de la crainte de Dieu et de la terreur sacrée. En s'affinant, elle nourrit des sentiments plus délicats, la discrétion spirituelle, ou cette « mélancolie sacrée » dont parlait Hamann, mais la substance en reste la même. Le Bon Dieu nous fait oublier aujourd'hui le Grand Dieu comme il nous fait oublier le Beau Dieu. C'est une myopie bien moderne: elle tient aux mœurs. La simplicité est reine parmi nous. Nous ne sommes plus solennels comme nos pères. La sécurité publique (au moins en temps normal) nous laisse une humeur peu craintive. Les habitudes dites démocratiques suppriment avec quelques autres les distances artificielles. Mais en revanche nos sentiments supérieurs, qui s'accommodent de grossiers symbolismes, sont

atteints par cet apaisement des sentiments élémentaires. Le monde sans terreurs, sans distance, sans protocole auquel nous habitue la cité moderne ne nous engage pas à nous souvenir que l'adoration et la crainte de Dieu restent à la base de la piété et lui donnent sa force sublime. L'amabilité de nos relations sociales, voilant les drames souterrains, est une mauvaise école pour admettre que la nuit des sens et de l'esprit soit un chemin obligatoire vers la possession de ce que, au bout de la nuit seulement, saint Jean de la Croix appellera « la satiété que donne l'Esprit de Dieu ».

Cependant, en dehors même des anéantissements du face à face divin, le monde de l'expérience chrétienne comporte des sources plus prochaines d'angoisse. Le péché jette entre nous et la nature, entre nous et les hommes, entre nous et nous-mêmes, des infinis d'opacité qu'aucune espérance immédiate ne traverse. Le monde chrétien est un monde cassé. Où donc les « harmonies de la nature », d'inspiration païenne et mécaniste, ont-elles pris la force de faire oublier à la conscience chrétienne contemporaine des siècles de frisson cosmique et cette tristesse enveloppée qui voile ses plus beaux chants ? Le mystère d'une faute dont nous ne savons rien nous établit en étrangers dans la nature, rois singuliers d'une création dont nous sommes deux fois sur trois le jouet et la victime. Cette indifférence boudeuse à notre destin, cette conspiration universelle des choses pour user et banaliser nos efforts les plus hardis, ce complot domestique de notre corps pour introduire leurs perfidies jusque dans la place qu'il est chargé de servir, où sont-ils actuellement plus accablants que dans une vie à qui l'on a donné la soif de l'amour et de la réconciliation

universelle ? Notre solitude s'étend à mesure que nous tâchons d'être plus fidèles; l'incompréhension déconcerte la bonne volonté plus cruellement encore que la mauvaise, l'amour se déchire en perpétuels quiproquos, un infini d'ignorance et d'indifférence nous noie parmi les passants de ce trottoir, les membres de ce parti, dans la cellule fragile de cette famille; l'agressivité est partout vigilante et s'enfle de son propre bruit. Est-ce tout ? Non, le paganisme s'est élevé jusqu'à cette zone de malheur et d'angoisse. L'homme écrasé par l'univers, aveuglé par le destin, le juste persécuté, il a culminé en ces trois hauts lieux de notre détresse. Mais ce qu'il n'a pas connu, c'est le cancer intérieur, l'angoisse du péché brûlant la fibre même de la vie partout où la vie se refuse à la transfiguration éternelle. Elle ne laisse aucun refuge à la vie, parce qu'elle la veut surabondante, et lâche sur elle le ciel et l'enfer. Cent démons intérieurs et mal connus nous lacèrent; la monotonie, la détresse, l'absurdité, ces déesses mornes, talonnent nos heures les plus pleines. La croix promise à l'effort spirituel, ne saurions-nous en parler que de loin et par symbole, pour la rejeter dans le détail des jours ? Le serviteur n'est pas plus habile que le Maître, et le dernier mot du Maître, le dernier, au bord de l'accomplissement, nous oublions trop vite que ce fut un cri de désolation.

Cette tension tragique est maxima dans la perspective paradoxale de l'Incarnation. Le devoir d'incarnation, si nous y étions fidèles sans abus de mot, nous obligerait dans chaque moment du temps à tenir ensemble les positions les plus contradictoires pour le bon sens, à mourir au monde en même temps qu'à nous y engager, à nier le quotidien et à le sauver

à nous affliger dans le péché et à nous réjouir dans l'homme nouveau, à ne compter de valeur qu'à l'intériorité, mais à nous répandre dans la nature pour conquérir la vie universelle à l'intériorité, à nous connaître la dépendance d'un néant et la liberté d'un roi, par-dessus tout à ne jamais tenir aucune de ces situations partagées pour substantiellement contradictoire ni comme définitivement résoluble dans une expérience d'homme.

Où sont-elles donc, cette tranquillité constitutionnelle du chrétien, cette assurance de parvenu ? On objectera que le salut cosmique qui est au bout de l'attente chrétienne neutralise à l'avance les vicissitudes de la route. C'est un fait qu'il encourage trop souvent le fidèle à se reposer dans la certitude confortable d'une sorte de retraite fortunée. La notion catholique de la Grâce semble inclinée à cette tentation plus qu'aucune autre disposition religieuse. Un croyant de lignée calviniste, janséniste ou barthienne, pour qui le péché en ce monde peut être défait mais jamais consumé, qui maintient l'homme, même le saint, dans un déchirement irrésoluble entre une misère qui ne s'atténue pas et une transcendance qui ne se prête pas, est plus incliné à garder une vue pathétique et pratiquement héroïque de l'histoire et de la vie personnelle. Un catholique pour qui la vie éternelle est déjà donnée intrinsèquement et vitalement dès ce monde à celui qui se livre aux avances de l'Esprit, est trop vite porté à s'imaginer l'itinéraire spirituel comme une capitalisation progressive de grâce, de certitude et de mérite. Mais il faut alors qu'il n'ait jamais écouté la voix des grands spirituels, et qu'il ait étouffé celle de l'expérience intérieure sous un

moralisme grossier. Le temps spirituel n'est pas un déroulement continu de consolation, un épanouissement heureux et spontané. Il ne bat ni dans la catégorie du bonheur ni dans celle du progrès. Il est fait de sauts violents, de crises et de nuits qu'interrompent de rares instants de plénitude et de paix. Il ressemble au temps du poète plus qu'à celui de l'ingénieur. On pourrait y écrire en fronton: à la certitude par l'ambiguïté, à la joie par la désolation, à la lumière par la nuit. A la limite, la mystique dira: à la plénitude du Tout par l'épreuve du Néant. C'est que la Foi, pour la raison abandonnée, est pari, et que dans le moment qui nous ouvre à la Foi, dans le moment interminablement répété qui nous maintient dans la Foi, il y a plus dure aventure que le capotage dans l'Absurde, — le saut, infini, du Néant à l'Etre.

Rien ne ressemble donc moins que le christianisme à un système d'explication destiné à colmater les brèches de la métaphysique et à couvrir les dissonances de l'expérience. Il est un principe de vie, et s'il est aussi un principe de vérité, il l'est dans la vie qu'il communique. Le contre-sens que l'on fait à son sujet est particulièrement sollicité, en ce qui concerne le catholicisme, par la conception que l'on se fait au dehors de la nature du dogme. On en juge par l'extérieur; et l'on va trop volontiers chercher cet extérieur dans de mauvaises expressions scolaires. La formule dogmatique localise et cerne le mystère, elle s'emploie surtout à dire ce qu'il n'est pas, et à en arracher les simplifications déformantes qui champignonnent sans cesse autour de lui. Elle ne le détruit pas comme mystère, et surtout elle ne rend caduques ni la décision qui introduit à l'intelligence du dogme, ni la chaîne

d'expérience qui mène le fidèle, par des risques assumés, à la conquête progressive et douloureuse de la lumière [1]. Elle ne se révèle que progressivement à l'Eglise, et il n'est pas interdit de croire que le développement du dogme suit une sorte de maturation intérieure de l'Eglise universelle et de sa réceptivité à l'égard de l'Esprit Saint. Les longues préparations qu'elle subit dans l'opinion théologique et dans la vie de l'Eglise nourrissent la formule dogmatique de toute une dramatique intérieure; elle communique cette charge de vie à qui la reçoit comme une parole vivante et non pas comme une lettre morte. C'est une lourde responsabilité des livres de théologie et de spiritualité destinés au grand public, aussi bien de la prédication, que d'annexer cette histoire sacrée, de méconnaître sa renaissance en chacun de nous, et de transformer trop souvent l'appel à l'aventure dans la vie de l'Eglise en une lecture d'inventaire.

Il reste à savoir si cette manière de somnoler au fil du destin, de transformer le drame humain en excursion familiale et les problèmes brûlants en exercice d'école est le monopole du christianisme relâché. Il y a un athéisme confortable comme il y a un christianisme confortable. Ils se rencontrent dans un même marais et les oppositions où ils s'entre-choquent sont d'autant plus grossières qu'ils sentent leurs oppositions profondes s'atténuer sous la parenté de leurs mœurs, et s'en irritent. La perspective de l'anéantissement personnel n'inquiète pas plus le sommeil satisfait du radical-socialiste

[1] La croyance contraire est pourtant fréquente: Denis de Rougemont (*Politique de la personne*, 93) n'écrit-il pas que le « système romain » fournit au fidèle un équilibre durable même si la foi en disparaît !

moyen que l'horreur de la transcendance ou l'effroi de la réprobation ne trouble les digestions spirituelles des habitués de la messe de midi. C'est pour avoir oublié ces truismes que tant de débats s'encombrent encore de susceptibilités naïves.

*

Si nous revendiquons pour l'expérience chrétienne autant et plus de plénitude tragique que n'en comporte l'expérience agnostique, nous refusons de sacrifier à ce goût du jour, qui ne reconnaît la force spirituelle que sous les traits les plus tendus, et veut des saints qui fassent saillir leurs muscles. L'idée fausse qui transparaît sous cette perspective de décadents, c'est l'idée nietzschéenne que la capacité de supporter un monde dépourvu de sens est la mesure absolue de l'énergie spirituelle.

Le christianisme ne se contente pas de dénier à cette attitude de désespoir le monopole du tragique. Portant le tragique à ses sommets, il refuse de laisser réduire au tragique la totalité de l'expérience spirituelle. Dieu ne lance pas le tonnerre à tout propos, comme Zeus ou Wotan. Les sept Béatitudes sont des béatitudes de paix, un Evangile de printemps. C'est une immense sérénité qui envahit la messe à son point culminant, aux approches de la communion. Et si l'absoute des morts garde des accents terrifiants, n'oublions pas que le siècle des danses macabres est passé par là ; c'était aussi un siècle désespéré, individualiste et décadent, si semblable au nôtre politiquement et religieusement. *Flecte quod est rigidum. Fove quod est frigidum.* L'abandon est plus haut

situé que la tension tragique, l'espérance chrétienne fleurit au delà de la nuit mystique. L'absurde, pour quoi l'on montre tant de goût, est même de vouloir garder la nuit sans l'espérance qui lui donne son sens. Il y a au cœur du christianisme, au delà de l'ascétique du paradoxe, de l'angoisse et de l'anéantissement, une ascétique de la simplicité, de la disponibilité, de la patience, de l'humilité fidèle, de la douceur, il faut même dire de la faiblesse, de la faiblesse surnaturelle. On ne saurait en dissimuler l'opposition avec le néo-stoïcisme que nous évoquions plus haut. Le chevalier de la vie et le chevalier de la foi n'ont pas le même univers.

L'un est l'univers de la passion instantanée, de la vitalité forcenée qui se consume dans la plénitude enivrante et sans lendemain de l'élan court et violent, ou du calcul fini et positif. L'autre est l'univers de l'éternel incarné, qui ne se livre entièrement à aucun des instants de la durée, mais qui se donne tout entier à chacun d'eux par tous les autres. La vie dans l'éternel nous jette à plus de ferveur que toute autre, mais elle éteint la fièvre, mesure le geste, répartit l'élan, sacrifie l'éclat à l'intensité, la séduction à la continuité. Il n'est pas étonnant que sa première apparence soit d'un affaiblissement et d'un affadissement. C'est plus qu'une apparence. Le passage de la vie naturelle à la vie éternelle ne se fait, à chaque moment du temps comme à l'heure dernière, qu'à travers les pâleurs de la mort. Il y a une couleur et une force de la vie dans l'instant qui se perd *réellement* avant d'être retrouvée au bout de la liberté spirituelle. Il y a un premier appauvrissement *réel* de notre humanité par la Foi. Et cette langueur est pour beaucoup une volupté qu'ils prolongent.

Qu'il soit plus aisé de se laisser mourir que de revivre, que nous nous enlisions souvent à la première étape et n'abandonnions la vie brillante de l'instant que pour les eaux croupies du formalisme et de l'esprit bigot, hélas ! il n'est que trop vrai... Celui qui nous regarde de la plénitude chantante des heureuses minutes du paganisme — rares elles aussi, que les stylisations ne nous trompent pas — ne peut manquer à ces moments de trouver laids nos visages de chrétiens désintéressés. Il n'en aura pas seulement l'occasion avec les chrétiens morts. L'expression se transfigure moins vite que le cœur et beaucoup de religions ardentes ont une piètre allure dans le monde.

Il n'en reste pas moins, tout cela dit, que si les vertus sont ternes aux yeux du siècle par la faute des gens vertueux *(Rejeté-je vos vertus ? Je rejette vos vertueux.)*, elles le sont aussi parce que l'éternel est incolore pour qui prétend le regarder sans emprunter sa lumière. Celui qui vit pour la jouissance furtive, piquante et délicieuse de l'instant n'ignore pas la vie spirituelle, comme le prétendent les moralistes moroses. Mais il n'en connaît que le duvet, l'« intéressant », le pittoresque humain : c'est Kierkegaard qui notait que le chevalier de la foi présente souvent à l'homme du siècle, au lieu du scandale de l'extraordinaire, le scandale d'un bourgeois sans relief, comme si le merveilleux chrétien aimait, ainsi que les fées des légendes, éprouver notre qualité de cœur par de modestes apparences. Ses splendeurs ne sont visibles qu'à ses pairs. Sa puissance se moque de la puissance. *Lesquels apparaîtront alors comme les plus forts ? Les plus modérés, ceux qui n'ont pas besoin de croyances extrêmes.*

DES VERTUS COURONNÉES DE PAVOT

Passons à l'autre extrémité du terrain, de l'essence du christianisme à l'homme chrétien d'aujourd'hui, des attitudes spirituelles originelles au jeu des puissances psychologiques et sociales qui les mettent en œuvre. Puissance vitale, force d'affirmation et d'initiative, esprit d'attaque et de risque, ces aspects fondamentaux de l'ordre viril [1], les retrouvons-nous sur le visage du chrétien de ce siècle ?

Le chrétien n'a pas de système nerveux.

Le plus sage d'entre vous n'est lui-même qu'une chose disparate et hybride : mi-plante, mi-fantôme. Or vous ai-je invités à devenir fantôme ou plante ?

Notre temps, pour son malheur, traverse une de ces queues de civilisation où la vitalité faiblissante entraîne dans son déclin la vigueur spirituelle. Né avec les débuts de cette civilisation, le christianisme avait été au départ soutenu par la verdeur de son premier élan ; il est inévitable qu'il subisse, de

[1] Ils sont préformés dès l'ordre biologique. L'organisme masculin, depuis les êtres inférieurs jusqu'au spermatozoïde humain et à l'homme adulte, se définit comme une machine puissante, de grand rendement moteur; par opposition à la femme, l'homme dispose d'une forte capacité pulmonaire et d'un plus grand nombre de globules rouges, d'un imposant dispositif musculaire en même temps que de tissus de réserve. Un tel organisme n'est pas fait pour l'immobilité et la conservation, mais pour le mouvement, l'initiative et ses corrélatifs, le travail, le risque, la lutte.

son affaissement, une crise grave qui semble l'atteindre dans ses forces vives.

Le mal lui vient ainsi de biais et du dehors. N'est-il pas encouragé du dedans ? Dehors, dedans ont ici une signification sociologique. Le « dedans » ce n'est pas l'âme du christianisme, c'est le milieu de réfraction historique qui se désigne comme milieu chrétien : les exigences de la foi chrétienne s'y amalgament de façon plus ou moins impure avec la substance de l'époque. Nous aurons plus d'une fois l'occasion d'y découvrir des déformations proprement chrétiennes, bien qu'étrangères à l'essence du christianisme. Un regard éloigné peut s'y tromper, le discernement n'y est possible que dans la foi vécue (et le cas n'est pas rare du chrétien « de l'intérieur » qui jette sur sa religion un regard étranger). Les schémas courants de la causalité sont insuffisants à exprimer la dialectique d'une décadence où la cause et l'effet, s'entraînant l'un l'autre, deviennent bientôt indiscernables. Sans doute, dès ses premiers gestes, le christianisme vécu, parce qu'il s'inscrit dans une nature blessée, a-t-il offert à l'inertie vitale quelques complicités intimes bien qu'étrangères à son inspiration divine. Accentuant ces complaisances et y entraînant des zones voisines, les forces de décadence, avec cette aptitude aux rôles de composition qui les caractérise, ont réussi à installer aux lisières de la tradition chrétienne des compromis durables et parfois difficiles à distinguer de la tradition vraie pour un œil insuffisamment pénétrant ou averti. Ces amalgames sont le tribut de l'incarnation historique du christianisme. Ils ne sont pas seulement inévitables. Ils sont en un sens indissociables, si ce n'est par le temps, qui les dissipe l'un après l'autre. On

peut rêver d'une religion du pur esprit, elle ne serait pas une religion d'homme. L'attaque de ces impuretés est cependant un aspect essentiel de l'effort chrétien. Et c'est parce qu'il ne cesse de l'inspirer que le christianisme est innocent des faiblesses dont les chrétiens ne cessent de l'accabler.

C'est ce que n'admettent pas des spectateurs prévenus, notamment pour la faiblesse première qui nous occupe ici. *L'Eglise combat les passions par l'extirpation radicale, son traitement, c'est le* castratisme. *Elle ne demande jamais comment spiritualise, embellit et divinise-t-on un désir. La vie prend fin là où commence le* « *Royaume de Dieu* ».

Nietzsche n'eût pas écrit ces énormités s'il avait eu du moyen âge chrétien la même profonde et sympathique connaissance qu'il avait de l'antiquité grecque. Ces siècles drus où la gauloiserie grimpait aux chapiteaux des églises pour grimacer par-dessus les prières, où le seigneur usait sous lui son cheval à la chasse ou à la guerre, avant d'aller l'abattre avec son orgueil au pied d'un ermitage, où le moine maniait le timon dans la tempête et la hache dans la forêt, où les hommes savaient, quand ils péchaient, pécher fortement, et quand ils aimaient, aimer totalement, ne répondent-ils pas assez de la vitalité chrétienne contre quelques décades de religiosité dévote ? La puissance sereine d'un saint Louis tournant la royauté au sacerdoce; la chevalerie, comprimant la fureur militaire dans le service des faibles, l'humeur rebelle dans l'hommage féodal, la fureur amoureuse dans la grâce courtoise; la Croisade, canalisant l'avidité commerçante et aventurière dans un puissant élan de foi et d'unanimité; l'épuration progressive de l'Eglise elle-même, allégeant lente-

ment le pouvoir spirituel des tumultes de l'instinct de puissance; le mouvement postérieur qui amena la dureté bourgeoise à produire un Pascal, un Saint-Cyran ou un Racine; les mystiques parallèles de la virginité, de la fidélité conjugale et de la continuité familiale qui développent tout en la spiritualisant et en la diversifiant la plus sauvage des pulsions: est-ce que ce sont là les traces historiques d'une religion qui « ne se demande jamais comment spiritualiser, embellir, et diviniser un instinct » ?

Le christianisme contre l'instinct: le contre-sens commence sur saint Paul, où l'on veut trouver une condamnation décisive de la « chair ». Mais la « chair » de saint Paul n'est pas le corps opposé à l'esprit, à la manière du platonisme et de la tradition des mystères. Ce profond dualisme dans la nature n'eût pas trouvé racine sur le monothéisme rigoureux du juif Saül. La « chair » de l'enseignement paulinien, c'est l'inclination au péché de notre double nature intellectuelle et sensible [1]. Aussi bien que les entraînements des sens, il y inclut et y inscrit l'« entendement charnel » qui se ferme aux inspirations du Saint-Esprit (Col. 2: 18-19). Si la chair du corps était radicalement viciée dans la filiation humaine, comment oserait-il appeler la chair du Christ une chair sainte, notre corps le temple du Saint-Esprit ? La chair, c'est le vieil homme, celui que sa nature blessée menace d'amortissement

[1] Cf. J. Prat: *La théologie de saint Paul*, I, 279 s.; II, 60 s.: « Tout ce qui est transitoire, périssable, terrestre, prend le nom de chair et tout ce qu'il y a d'éternel, d'incorruptible, de céleste, rentre dans la catégorie de l'esprit »; 815: « Si l'*esprit* désigne tout l'homme tel que la grâce le refait, la *chair* désigne tout l'homme tel que le péché l'a fait »; 487. — Cf. aussi Festugière: *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, Excursus B.

jusqu'à la pointe même de ses vertus et de ses activités spirituelles; l'esprit, c'est l'homme nouveau, qui va transfigurer en nous jusqu'à l'amour du pain et jusqu'à la joie des yeux, s'ils cherchent à s'accomplir dans l'élan salutaire de la christification. Veut-on écouter encore celui qui passe pour le docteur de l'ascétisme, le réformateur sévère de Clairvaux, saint Bernard [1] ? Il aimait rappeler ce précepte de la Première aux Corinthiens que « ce n'est pas le spirituel, mais le charnel qui commence ». Voici des directives qu'il envoyait à Guignes, prieur de la Grande-Chartreuse, et aux religieux de cette maison [2]: « Cependant, comme nous sommes charnels et que nous naissons de la concupiscence de la chair, la cupidité, c'est-à-dire l'amour, doit commencer en nous par la chair; mais si elle est dirigée dans la bonne voie, elle s'avance par degrés sous la conduite de la grâce et ne peut manquer d'arriver enfin jusqu'à la perfection par l'influence de l'esprit de Dieu: car ce qui est spirituel ne devance pas ce qui est animal; au contraire, le spirituel ne vient qu'en second lieu; aussi avant de porter l'image de l'homme céleste, devons-nous commencer par porter celle de l'homme terrestre. »

Nous pourrions multiplier les références à cette tradition invariable de la spiritualité catholique. L'ascétisme n'est qu'une discipline de la force d'âme dans la maîtrise du corps. Si son mouvement l'emporta quelquefois aux excès, ils furent toujours réprimés par l'autorité de la tradition, depuis la réforme de Pakhôme jusqu'à celle de saint Benoît, depuis l'enseignement de sainte Thérèse jusqu'à celui de François de Sales.

[1] Par exemple : *Traité de l'amour de Dieu*, ch. VIII.
[2] *Lettres*, lettre XI.

Où donc chercher les causes de la débilité maligne qui frappe les descendants d'une si haute histoire, d'où vient au christianisme moderne cette mauvaise humeur contre la vie qui défigure tant de vertus ?

*

L'inventaire sociologique du christianisme nous donne sur cette décadence une première clarté. Elle est alarmante. Le christianisme devient rapidement dans nos pays une religion de femmes, de vieillards et de petits bourgeois. Il est à peu près éliminé de l'élément dur de nos populations modernes: l'élément ouvrier. On rappelait récemment ces chiffres: chez Lorraine-Dietrich, à Argenteuil, 3.000 ouvriers et ouvrières, une quinzaine de catholiques; environ 1 catholique sur 200 requis partant pour l'Allemagne entre 1942 et 1944 [1]. Or on évalue à 18.000.000 d'âmes la population ouvrière française. Les théologiens peuvent maintenir devant une élite la pure doctrine et l'authentique tradition: quand la masse des fidèles dans une religion est formée de femmes (et pas uniquement des plus éclairées parmi les femmes), de vieillards et de classes usées, il est inévitable que son expression courante en soit énervée.

Mais la cause de ce déplacement de gravité sociologique ? Elle réside en grande partie dans l'accaparement progressif du christianisme occidental par la classe bourgeoise. Celle-ci a rendu les plus grands services à la rigueur chrétienne, du

[1] La statistique est catholique. La faible minorité protestante française ne peut en modifier l'ordre de grandeur ni le sens.

temps où elle était conquérante. Sainte-Beuve a montré dans l'austère religion de Port-Royal l'apogée spirituelle de ces hommes vêtus de brun qui depuis cinq siècles édifiaient de leurs mains ce chef-d'œuvre de labeur, d'intégrité, de sobriété, d'héroïsme à la petite semaine, d'exigence appliquée: le grand bourgeois. Mais toutes ces qualités impérieuses bien qu'un peu avares ont été balayées de la dernière période bourgeoise, quelques noyaux exceptés, par les facilités nouvelles de l'enrichissement et le pouvoir stupéfiant du confort. Bientôt ces organisateurs du monde matériel ne virent plus en Dieu et dans la religion qu'une organisation supérieure de la firme Univers. Le Constructeur est le meilleur des constructeurs, l'éternité est le meilleur des placements, la vie doit être l'aménagement prudent du portefeuille des vertus en vue des réalisations finales. A mesure que l'ère des grandes conquêtes bourgeoises faisait place à l'ère de l'installation bourgeoise, le pionnier reculait devant le commis, le jansénisme travailliste (si les deux mots ne jurent pas) devant une éthique de l'économie et de la précaution. Viennent les premiers troubles populaires. L'orgueilleux édifice remue sur sa base. Jusque là voltairienne, la bourgeoisie s'affole. Elle avait oublié le Dieu constructeur dans les délices de la construction. Elle revient au Dieu intendant pour maintenir l'ordre entre les étages, en suggérant aux plus inquiets la modération et la résignation. Sa politique est désormais de diffuser dans la masse les aspirations qui l'ont établie, et auxquelles, d'ailleurs, par ses moralistes, elle attache une valeur universelle, mais en les ramenant à un canon suffisamment modeste pour que les puissances acquises soient laissées hors de cause. C'est alors

qu'elle lance les mystiques du petit actionnaire, du petit commerçant, du petit patron, du petit propriétaire, du petit retraité et démoralise en même temps un chacun par l'argent, faisant des âmes déchues afin qu'elles sachent contenter les violents désirs dans des buts mesquins. Le christianisme est évacué avec les honneurs officiels pour installer sous le même nom et à l'insu des badauds une religiosité utilitaire plus ou moins dépendante de la police des sociétés. La foi, l'espérance et la charité cèdent le pas, dans le cœur du pratiquant-trafiquant, au goût de la sécurité, de l'économie, de la petite vie, de l'immobilité sociale. On ne sait quel alliage cristallise lentement entre ces vertus de mort et la prudence chrétienne, la persévérance chrétienne, l'humilité chrétienne. L'historien devra suivre cette chimie sournoise qui développe ses résultats sans éclat et un jour se trouve avoir corrompu la masse entière d'une civilisation. Plus âprement la bourgeoisie faisait ainsi sa chose du christianisme, plus largement les masses chrétiennes étaient gagnées par cette corruption — plus les parties vives du corps social se détachaient du christianisme, le livrant plus entièrement du même coup au mal qui le parasitait : plus la chrétienté se faisait conservatrice, défensive, boudeuse, inquiète de l'avenir ; moins elle recevait cette sève fortifiante qui vient à une société de ses éléments offensifs, de sa jeunesse, de ses avant-gardes.

La chrétienté ne sortira pas de cette anémie avec le surcroît de précautions et de remèdes dont s'affaiblissent encore les malades oisifs. Elle se sauvera comme elle s'est sauvée des langueurs du Bas-Empire, en christianisant hardiment quelque société barbare dont le sang s'épure en colorant le sien. Ces

Barbares sont peut-être lointains, perdus dans le murmure de l'Orient, peut-être les croisons-nous dans nos rues. Un christianisme plébéien, à l'ère des masses, est la première condition d'un christianisme viril.

*

Il faudrait ajouter, si ce n'était partiellement une tautologie: un christianisme de grand air. La maison bourgeoise est une maison fermée, le cœur bourgeois un cœur retenu et précautionneux. Ils voudraient faire de l'Eglise catholique et apostolique une arrière-boutique, un salon confidentiel où des vertus anémiées croupissent à l'ombre des rideaux, ignorantes de tout ce qui n'est pas le potin confessionnel, les soucis de cénacle, les confidences stériles des vies solitaires. Le dévot moyen d'une de nos petites villes de province porte son univers dans sa poche. Cherchez-y la place des grands drames élémentaires de l'époque. Des forces mêmes qu'il redoute, socialisme, communisme, trouvez une seule image en lui qui ne soit pas à pleurer d'ignorance et de bêtise. On ne sait quoi venu du fond des âges ou du fond de la grâce dort sous cette grisaille, où il puisera peut-être un jour la force de faire un martyr: d'ici là, sa bonne volonté se précipite d'un pas infaillible à toutes les causes perdues. Les mères font les fils: tant de mères chrétiennes admirables par leur amour, qu'ont-elles retenu dans leur petite tête meublée de bibliothèques roses et d'illusions sentimentales, que connaissent-elles de la vie où demain elles lanceront ces fils, de tout ce qui, eux, à partir de quinze ans, va les intéresser dans le vaste monde ?

Quand on les voit tellement inquiètes de les protéger contre le siècle, on se demande si elles ne se protègent pas plutôt de la révélation de leur propre vide.

Il n'est de renoncement chrétien que celui qui installe ses quartiers en plein milieu du monde, — *in itineribus saepe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genero, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus.* — Periculis, periculis, periculis, obsédant souvenir qui martèle la mémoire de Paul et centre la vie chrétienne. Il existe quelque part au Cambodge un couvent bouddhiste installé au plus beau point de vue du pays et dominant à deux cents kilomètres à la ronde un paysage royal: toutes les fenêtres cependant donnent sur une cour intérieure. C'est ainsi que le détachement chrétien aime à trancher vif en pleine aventure, en pleine beauté, pour être sûr de s'élancer plus loin que l'aventure, de vouloir plus beau que la beauté.

De la vie passons aux livres. Ouvrons un essai de spiritualité ou de doctrine destiné au grand public. Le papier ne manque pas, nous pressons les pages, nous les bousculons même un peu, tant elles sont nombreuses, pour y trouver les problèmes dont nous sommes hantés, les sociétés où nous vivons, les révolutions que nous traversons, les hommes que nous connaissons, les forces qui naissent autour de nous, en nous. Au lieu des réponses que nous attendions, des mots, tout au moins, que nous cherchions à défaut de réponses, nous recevons à pleines mains des généralités lasses, des lieux communs sacrés et inefficaces, une incompétence sentencieuse, des naïvetés risibles sur le cœur de l'homme et bouffonnes sur le

cœur de la femme; tout cela dans une ignorance apparente du cours ordinaire de la vie, que souligne un dogmatisme hautain sur on ne sait quels problèmes sans doute en eux-mêmes essentiels mais devenus dans leur formulation si radicalement étrangers au fidèle qu'il ne s'en irrite même pas: il dort. Il consent que des sortes de fonctionnaires, des bonzes respectés assurent, loin de la vie et du monde, la conservation des coutumes rituelles et d'une sorte de langue morte, pourvu qu'ils lui laissent continuer à son aise ses affaires et ses amours. A côté de ces incroyants de l'intérieur, le fidèle craintif, qui sent vaguement le divorce entre l'Eglise et la vie, n'ose se jeter ni dans les profondeurs de l'Eglise que toutes ces fadeurs lui masquent, ni dans les courants de la vie qui lui paraissent condamnés en bloc par le silence ou par la sévérité des littératures ecclésiastiques. Il reste entre Dieu et Mammon, bête malade et morne, éternellement gauchi dans une crampe d'expectative. Si jamais le goût lui vient de s'aventurer à parler, sur sa langue et jusque sur l'agilité créatrice de son esprit pèse l'obsession de la condamnation; il se tait bientôt.

Tout à l'heure nous étions tentés d'appeler un réveil janséniste devant la domestication généralisée du scandale chrétien. Mais tout de suite se dresse devant nous, masquant le Beau Dieu d'Amiens et tant de douces Vierges de bois et de pierre, ce visage vieillot qu'il a plaqué sur le christianisme contemporain, sa jalousie sordide pour la beauté, la grâce, la force jeune, la simplicité du cœur, la tendresse. Etre hors du monde de cette manière, c'est entendre le message évangélique suivant une littéralité tout aussi grossière que le messianisme juif. C'est dans son bondissement même, et non pas à

coup d'éloquence sacrée, fermé dans une tour de suffisance, que le christianisme veut écraser et transfigurer la vie. La malédiction à distance a toujours été l'aveu des faibles.

*

Tel est le climat sociologique où respire — si mal — le christianisme d'aujourd'hui. Il favorise une conception singulièrement mutilée de la vie et de l'ascèse. On laisse entendre que la deuxième ne fait que détruire la première, oubliant les cris de triomphe des spirituels devant les splendeurs de leur échange [1]. A force de distinguer et de caractériser les étapes de la spiritualité, les commentateurs ont encouragé souvent à leur insu une sorte d'électrolyse de la vie chrétienne. Tout est mystique à un bout et réservé à des êtres d'exception dont le destin n'a aucune mesure avec le nôtre, tout est morale à l'autre bout, une morale qui se défie de toute intrusion mystique comme d'une présomption touchant au déséquilibre. Ces relents de bas-jansénisme, qu'eût désavoués sans doute un Saint-Cyran ou une mère Agnès, tout proches encore de François de Sales, sont directement opposés à l'enseignement commun des mystiques sur la continuité de la vie chrétienne, la présence de l'aspiration mystique dès les premiers interdits de l'ascétisme, l'utilité de la règle ascétique jusque dans les vertiges de l'abandon mystique.

[1] « Ah, si les hommes spirituels savaient quels biens ils perdent et quelle abondance de l'esprit, faute de s'interdire l'appétit des choses sans valeur. Comme ils trouveraient dans le simple aliment de l'esprit la saveur de toutes les choses auxquelles leur volonté persiste à s'attacher. » Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, L. I, ch. V.

Au lieu d'être jeté dès le départ dans les perspectives complètes de l'amour, le jeune chrétien est d'abord soumis, huit fois sur dix, à une injection massive de « moraline », et le premier mot de cette tactique moraliste, c'est la méfiance, la retenue: la méfiance de l'instinct et la lutte contre les passions. Le premier sentiment que l'on inculque à celui dont il s'agit de faire un exemple de santé morale et un passionné de l'infini, c'est la peur de la force qui doit servir de racine à son élan spirituel. Nous entendons bien que la vigilance à l'égard d'une nature blessée, rusée, rebelle est une disposition chrétienne fondamentale. Mais en faire le moteur affectif central d'une formation chrétienne, c'est comme si l'on voulait fonder sur une considération de tactique défensive l'élan de guerre d'une nation. Cette mise en place de l'instinct, qui dans les perspectives de la foi, de l'espérance et de la charité se ferait de soi, largement, sans accidents secondaires, devient par l'attention qu'on y applique une compression pernicieuse, source de multiples désordres.

Il faut ici, au lieu de gonfler la voix, écouter les diagnostics de la psychologie et les confronter à de trop regrettables expériences. Laissé à lui-même l'instinct, après une impulsion brusque vite retombée, est un facteur d'inertie, de stéréotypie et même de régression. Sous le contrôle des centres supérieurs, c'est-à-dire de la vie personnelle, il est partiellement arraché à cette disgrâce et donne alors à la vie spirituelle la robustesse, le sens de la terre et du réel. C'est cette intégration qu'il s'agit de réussir. Mais elle ne se fait que du haut. Si l'attention reste fixée au plan de l'instinct, que ce soit pour se livrer à lui ou pour le combattre, des désordres semblables s'ensuivent. L'ins-

tinct contraint sans issue accumule dans les bas-fonds de la personnalité ses forces vives et déviées par l'obstacle. Quand on les croit domptées elles explosent brutalement, comme l'exemple n'en est pas rare chez les jeunes gens sages; ou bien elles poussent sous le masque religieux ces grimaces, ces biaisements, ces airs sournois et ces duplicités qui donnent de trop beaux arguments aux pharisiens de l'antipharisaïsme.

Ils ne sont pas devenus des hommes, ces êtres terribles. A peine sont-ils nés qu'ils commencent déjà à mourir. L'effort spirituel, dans une religion de transcendance, d'intériorité et d'incarnation temporelle, doit être sollicité en hauteur, largeur et profondeur. Elle ne devrait jamais avancer un refus ou proposer un sacrifice qu'enveloppé et comme nié dans un accueil supérieur: l'effort buté contre l'instinct se crispe sur le refus et courbature d'abord, bientôt paralyse toute la vie psychique dans une attitude habituelle d'inhibition. Qui passe sa jeunesse à réfréner, repousser, refouler, ne sait plus proposer à la vie que des gestes de négation et de repli: l'initiative et la création, autant que l'amour, ne partent que d'attitudes intérieures épanouies [1]. Cette tristesse terne et un peu stupide que l'on voit trop souvent entrer et sortir des églises et des temples, la voici à sa source.

Ce n'est pas tout. La vie clandestine de l'instinct refoulé soulève sur cette immobilité, dans l'âme religieuse, un nuage de scrupules qui contribuent à l'obtusion générale. Pris entre

[1] Ce résultat de la psychologie contemporaine avait été, comme tant d'autres, nettement formulé par Nietzsche: *Aurore*, aph. 109. Les effets du refoulement et ses déguisements sont décrits par lui dans des termes d'une précision surprenante, si l'on pense qu'ils anticipent Freud d'un demi-siècle (par exemple: *Le voyageur et son ombre*, 2e part., aph. 83).

la conviction morale qu'il exprime plus ou moins ouvertement dans sa conduite sociale ou dans ses professions verbales, et les poussées qu'il dissimule, moitié par conformisme spirituel, moitié par impuissance, le fidèle signe de vagues compromis de vie, il ne les signe même pas (consciemment, il les repousserait plutôt), il les laisse s'installer. On s'arrange mieux de sa mauvaise conscience que de sa mauvaise réputation. Ainsi coincé de biais avec lui-même, de biais dans ses rapports sociaux, soutenant un visage qui n'est qu'une moitié de soi, *hémiplégique de la vertu*, il vit dans le tortueux. Qui de nous, encore déchiré de forces contraires et guindé par les aveux étouffés de soi-même à soi-même, ne connaît pas quelque chose de cette duplicité ? Elle est inhérente à la situation de chrétien partiel; ardent de bouche et de désir, faible de volonté; correct devant les hommes et travaillé de démons secrets. C'est à cette fausseté solidaire de toute profession, de toute publicité spirituelle que Kierkegaard croyait indispensable de remédier en refusant la profession, et même en se laissant passer pour non-chrétien, un non-chrétien travaillé passionnément par le désir de devenir chrétien. Le pharisaïsme n'est pas seulement une maladie grossière de l'esprit religieux, il accompagne comme une ombre toute affirmation de valeur par un individu qui n'incarne que partiellement la valeur professée. Pour ce qui nous occupe, il est en tout cas certain que l'habitude de la fausseté, si légère soit-elle, est un facteur capital de dévirilisation. Tant de regards fuyants, de réponses évasives, d'attitudes médiocres chez les bien-pensants n'ont pas d'autre origine que cette conscience diffuse d'une contradiction intime. *Qu'appelles-tu mauvais ? Celui qui veut tou-*

jours faire honte. Chrétiens honteux ! La honte qui est pudeur ouverte au regard de l'infini, accablement passager de repentir infini, est une honte heureuse et féconde. Mais la honte diffuse, torve, indiscrète et distraite à la fois, de l'homme non unifié est une honte dévorante; elle ronge et amollit comme une moisissure humide.

Parfois, à force de continuité, la domestication de l'instinct a réussi. Il a accepté de perdre les griffes et les crocs, de laisser son fier regard de bête sauvage s'éteindre dans l'expression servile de l'esclave médiocrement nourri. Paix débonnaire du bon jeune homme, du brave homme, du digne vieillard chers à ces directeurs qui n'aiment pas l'inquiétude, la leur moins que toute autre. Ah ! mon Père, la domestication n'est pas un fier résultat pour un chrétien. Saint François ne châtrait pas les bêtes furieuses, il les domptait; elles venaient, frémissantes encore, frotter du museau le bas de sa robe et, j'imagine, prêtes à bondir pour son service. C'est ce pas élastique, cette vigueur contenue, cette disponibilité vibrante que l'ascèse doit obtenir de l'instinct. Transfiguration, non domestication. L'instinct, terrassé comme saint Paul sur le chemin de Damas, doit comme lui se redresser aussitôt et crier à l'homme qui vient de lui faire sentir le poids de sa main d'homme: « Seigneur, que faut-il que je fasse ? »

Au lieu de cela, tant de sérénités et tant de mansuétudes, tant de fidélités et tant de virginités, tant de compréhensions et tant de tolérances, que sont-elles autres qu'un vieillissement prématuré ? L'arbre se reconnaît à ses fruits. Une vertu qui abaisse est une vertu frelatée. *Ils sont modestes dans leur vertu*

même, parce qu'ils veulent avoir leurs aises. On parle de modération, d'équilibre, de sagesse. *C'est un bon sommeil que l'on cherche, et des vertus couronnées de pavots. Cette vertu qui amenuise,* insistant toujours sur les dangers de l'extrémisme et de la passion, sur les beautés médiocres, sur la résignation au fait accompli et sur la valeur du résultat menu, a défiguré la modestie et la prudence au point de les rendre insupportables à un cœur fier. On a caractérisé un parti contemporain, petit bourgeois et anticlérical, par sa sollicitude pour tout ce qui est petit. Il existe, sans qu'il porte un nom, un parti diffus et puissant de petits bourgeois chrétiens, si les deux mots peuvent s'approcher sans se fracasser. *Tous très semblables, très petits, très arrondis, très accommodants, très ennuyeux.* Ce n'est pas ce que nous avons de plus beau. Nous en sommes tous un peu, à cause des temps. C'est bien pourquoi il faut briser ce temps.

Le rabougrissement de la vie chrétienne se masque souvent d'une illusion, celle des élans intérieurs et des suavités spirituelles. Les lumières que la psychiâtrie moderne a jetées sur le goût morbide du « spirituel », des « choses élevées », de « l'idéal », des effusions de l'âme, est propre à éclairer d'une dure lumière ces invasions de la spiritualité chrétienne par le lyrisme de l'impuissance. Pierre Janet avait déjà décrit dans certaines psychoses les « sentiments d'élévation », l'ivresse spirituelle, la béatitude, accompagnés, sur un fond psychique anormalement vide, d'un mépris affecté pour la réalité quotidienne et pour les tâches précises. Prinzhorn définit la psychose comme un appauvrissement affectif considérable, un affaissement de la vitalité, accompagné d'une « hyper-spiritualisation » (Vergeisterung) du type que nous venons

d'évoquer. Cette pauvreté menace gravement la conscience et l'estime de soi. Le sujet qui en est affecté ne peut la supporter. Aussi farde-t-il son dénuement afin de se tromper soi-même : il se persuade qu'il est favorisé de quelque particularité flatteuse. Les symptômes pathologiques se développent sur ce désir de restitution du moi. La psychose est une grimace que fait le malade pour cacher son vice [1]. Descendons de la psychose au mal de vivre des disgraciés ou des anémiques du combat spirituel : le processus est semblable. La vanité se fait un aliment de l'exaltation chrétienne et de la considération qu'elle apporte. Elle prend pour désir de perfection le désir de jouir de l'agitation intérieure et du rayonnement de l'idée de perfection. Comme elle est impuissante à pousser très loin un perfectionnement réel, elle dessine dans les nuages les beaux sentiments qui lui permettent de mystifier l'estime de soi. Et ce sont ces effusions idéalistes, ces allures suaves ou ingénues, ces habitudes d'accent noble ou d'onction pieuse, qui se recherchent et s'assemblent en de petits cénacles, en langages de chapelles, leur impuissance les écartant des grandes routes et des dangers qu'on y affronte. Le lutteur n'a que mépris pour ces ferveurs à bon marché. Nous compromettons trop souvent le christianisme en les acceptant comme des marques touchantes de candeur spirituelle et d'élévation de pensée. Ce christianisme de belles âmes porte trop ostensiblement sa marque d'origine, le débile XIXe siècle et le mauvais côté du romantisme, pour ne pas sombrer avec le siècle de l'illusion et des fausses grâces.

*

[1] Allers donne une interprétation parente.

Dans ce chapitre des maladies nobles de l'instinct il faut faire une place de premier rang aux erreurs de la formation sexuelle. Le contre-sens plus haut évoqué sur la condamnation de la chair inspire encore beaucoup d'éducations confessionnelles et prolifère les malformations psychologiques. Une heureuse adaptation sexuelle dans le mariage ou dans le célibat est une condition indispensable de l'équilibre général, individuel, social, spirituel. Un grand nombre d'éducateurs préfèrent cependant en ignorer les problèmes plutôt que d'y jeter un regard direct et de leur chercher des solutions à la fois saines et chrétiennes. Il ne fait aucun doute qu'il faille mettre à la charge d'une éducation sexuelle fautive une large part de cette maladresse devant la vie, de cette timidité puérile, de cette humeur contrainte qui dénoncent tant de chrétiens au regard du monde.

Une marque du désordre de telles éducations, c'est l'obsession sexuelle à rebours qui les signale. Il semble parfois que le péché dit de la chair (en quel sens dévié, nous l'avons vu) soit non pas un mais le péché capital, le centre même de l'enseignement et de la vie chrétienne. Sans qu'on se formule nettement cette conclusion, on agit avec l'adolescent comme si le principal de l'éducation était de le détourner de ce genre de chutes, même si les procédés employés sont de nature à le châtrer à jamais dans toutes ses énergies, même si la sécurité où on l'établit est telle qu'elle le fixe dans la couardise spirituelle. L'erreur ne semble pas nouvelle. Ecoutez Cassien, parlant déjà de ces bons petits jeunes gens vierges et inoffensifs : « Libres de la loi de la chair, ils n'estiment n'avoir besoin ni du labeur de l'abstinence, ni de la contrition du cœur :

Leur sécurité les énerve, et on ne les voit jamais s'empresser à chercher vraiment ou à posséder la perfection du cœur, ni même à se purifier des vices de l'esprit. » (Notons au passage ce violent coup de barre pour ramener la perspective du péché de la chair — sens faussé — à l'homme tout entier. Et maintenant, sur ce fantôme de chrétien, le coup de grâce, asséné avec le style direct de ces moralistes primitifs, qui ne compliquent pas leurs façons de grâces et de détours mentaux.) « Cet état, qui s'éloigne de l'état charnel, est l'état animal; car c'est là passer de la froideur à la tiédeur, et celle-ci est plus abominable, selon la parole du Seigneur [1] ». A quelle profondeur porte le coup ! Le même geste hardi de pensée relève notre condition charnelle — corps et âme menacée, corps et âme appelée —, et, cette morne et stérile pureté que l'illusion moraliste prend pour un gain spirituel, il la rabat durement sur la condition animale. Que les moralistes se rassurent. Il ne s'agit pas, en s'abritant d'une réaction nécessaire, d'énerver la discipline chrétienne des mœurs. Il s'agit de la rétablir dans la perspective chrétienne totale, d'évacuer la vie spirituelle de cette obsession animale et animalisante qui l'offusque plus souvent qu'elle ne la libère, et de revaloriser, au profit même de la discipline de l'instinct, tout le reste du champ spirituel. Le chrétien que l'indifférence à autrui, l'avarice du cœur, la simple stase dans une vie moyenne suffoque d'aussi violentes bouffées de honte que les défaillances de la chair et qui, dans celles-ci mêmes, craint plus de froisser à mort une autre vie ou d'insulter en lui l'image divine que de tenir son casier

[1] Conférences avec les Pères du Désert (chap. XVII).

judiciaire spirituel, il a commencé de comprendre ce qu'il faut entendre par une remise en place de l'ascétique. La libération de la chair est certes un élément capital de la libération de l'esprit: elle comporte aussi une libération de la hantise morale de la chair.

Cette hantise, toutes les maladresses convergent à la développer.

Une condition essentielle de l'équilibre sexuel adulte, et avec lui de la virilité de l'esprit, c'est l'acceptation aussi précoce que possible par l'enfant de son sexe. On ne compte pas les complots involontaires des familles pour l'entraver. Les mères, qui aiment se boucher les yeux sur ces problèmes, au moment même où elles idéalisent leur enfant et poussent les hauts cris aux révélations de l'école freudienne sur la sexualité enfantine, sont obsédées contradictoirement par la crainte maladive de voir l'enfant s'avouer son sexe et y prêter de l'intérêt. D'où leurs manœuvres puériles et dangereuses pour retarder cette révélation: puériles, car elles ne voient pas que leurs cachotteries, leurs airs compliqués, leurs mensonges pieux, leurs plaisanteries mal assurées précipitent justement ce qu'elles veulent éviter; dangereuses, car elles aggravent les menaces naturelles de ce tournant, somme toute, banal, au lieu de les neutraliser par une conduite simple et saine. Trop longtemps habiller les filles en garçons et les garçons en filles peut sembler une manie innocente, elle couvre souvent le refus par la mère de son sexe (s'il s'agit d'une fille) ou du sexe opposé (s'il s'agit d'un garçon). On ne se doute pas des contraintes et des hontes compliquées que l'on développe ainsi chez l'enfant.

La dissimulation prolongée en matière d'éducation sexuelle est encore de règle dans la plupart des familles chrétiennes. Si, dans une mesure à préciser, elle se justifie en ce qui concerne les rapports des sexes, l'expérience et la clinique ont abondamment montré sa nocivité en ce qui concerne la curiosité enfantine très précoce sur la naissance et la signification générale de la sexualité. En réprimant brutalement les questions de l'enfant, en entourant cette répression d'une atmosphère de mystère un peu terrifiante, on développe en lui un noyau de culpabilité confuse qui l'accable de plus en plus à mesure qu'il s'enfonce dans le secret; chez les plus fragiles cette contradiction affective s'irradie et affecte l'ensemble de l'ouverture spirituelle. Elle amorce en même temps une sécession psychique qui les désadapte plus ou moins définitivement de la réalité. Au surplus le mensonge sexuel des parents est souvent le premier contact de l'enfant avec la dissimulation; rebuté, il risque d'adopter dès lors le mensonge comme moyen de protection personnelle: c'est par là que certaines « bonnes » éducations développent parfois tant de sournoiserie inattendue. La même maladresse s'exerce sur l'adolescent. Certains milieux aisés et pieux ont un goût prononcé pour les grâces fragiles que donnent une timidité excessive et une sensibilité d'acacia. Ils semblent en vérité les cultiver à plaisir. En réaction contre une vulgarité trop répandue, un cercle absolu de silence sur les choses du sexe est tracé autour de l'adolescent, quand ce n'est pas sur le simple fait de la naissance ou sur l'univers de la femme: combien de jeunes collégiens de nos maisons religieuses ne savent-ils rien d'elle sinon qu'elle est le pire des dangers que l'homme puisse

encourir. La sainteté de l'état clérical donne beaucoup de moyens, peut-être ne prépare-t-elle pas spécialement le prêtre à leur en apprendre beaucoup plus, et c'est ici sur les familles que retombent les responsabilités. Les plus timorées combinent avec leur système d'ignorance un régime de terreur à l'égard de la moindre défaillance, qui fait définitivement du jeune chrétien un envoûté, un traqué. La nature n'en est pas réglée, mais affolée, et si elle ne doit pas un jour renverser tumultueusement sa prison, les cachotteries où elle a été contrainte ont brisé pour toujours la franchise simple, la netteté de vie, l'affrontement viril des hommes et des choses.

L'influence des mères chrétiennes au cœur de la famille est une des grandeurs du foyer chrétien. Mais la mère chrétienne est amenée, dans le dévouement supérieur qu'elle apporte à son œuvre, à se masquer plus subtilement qu'une autre le désir de possessivité exclusive qui est le revers instinctif de l'amour maternel. Où lui a-t-on appris une spiritualité lucide de la maternité, lucide et vigilante, qui ne soit pas étouffée de lyrisme candide ? Par sa tendresse même elle tend à accaparer jalousement ses enfants, surtout ses garçons, et à développer d'eux à elle un attachement excessif et trouble qui entrave leur maturation. Le demi-mépris qu'affectent beaucoup d'hommes sur le soin des enfants est largement complice de cette polarisation affective. La fixation maternelle a l'inconvénient de dériver la force virile, qui doit normalement se sexualiser hors de la famille, vers des sentimentalités imprécises et des ferveurs puériles. Dût le penchant inconsciemment égoïste et totalitaire de l'affection en souffrir, il est indispensable d'équilibrer entre le père et la mère l'attachement

affectif des enfants et d'aider ceux-ci à se délier progressivement l'un de l'autre, non pas sur le plan des communions profondes, mais sur celui des adhérences sentimentales et des habitudes de vie. Il faut pour cela donner tôt à l'enfant une vie d'enfant, à part de la vie des adultes; puis des camarades, des initiatives, des responsabilités, des milieux extérieurs au milieu familial; favoriser enfin et surtout la déhiscence finale de la dix-huitième année par des séjours prolongés hors de la famille. La famille chrétienne doit se garder plus que toute autre, parce que les liens y sont plus forts, de mesurer le degré de son union à l'entassement de ses membres. Or il n'est pas douteux que ce soit là une erreur de piété bien française.

Dans cette même classe de mécomptes, il faut signaler une « éducation de la pureté » mal entendue. Nous nous excusons envers l'éducateur: peut-être prendrons-nous pour échec ce qu'il admet comme réussite, ce bon petit jeune homme un peu ahuri, un peu rêveur, on ne sait pas bien, que nous a présenté Cassien. On croit utile au salut du jeune garçon de l'entretenir dans une idéalisation déréglée de la femme et de l'amour. « On ne place jamais assez haut son idéal », prétend-on. Si, on le place toujours trop haut quand on le place hors des perspectives de la condition humaine. C'est une femme réelle, particulière, aux beautés finies et aux faiblesses infinies comme les siennes, que ce garçon devra aimer et guider. La réalité de sa vie conjugale ne sera pas l'exaltation permanente de l'idéal réalisé, cette « promesse qui ne se peut tenir », ce sera l'accommodation permanente du fini avec le fini, sous le secours de l'infini, certes, mais d'un infini caché qui n'est pas toujours sensible et qui n'est pas à nos ordres. Au lieu de former

l'adolescent à aimer passionnément la réalité, à détester l'illusion qui singe l'élan spirituel, au lieu de le préparer à un amour réel, dessiné et limité comme l'humain, on suspend ses puissances amoureuses à une sorte d'absolu sans forme fait de l'exaltation de tous les incompossibles dans l'irréalisable. Les mariologues ont déjà réagi contre la complicité néfaste que l'on fait jouer dans cette évanescence de la virilité chrétienne à une déviation idéaliste du culte de la Vierge. Le résultat est constant. Ou bien l'idéal du mariage est si « haut » placé que la réalité du mariage devient, surtout aux filles, un objet de répulsion : et nous avons ces vierges fades qui, dès leur vingtième année, vont à la piété comme dans une maison de retraite. Ou la conception illusoire du mariage survit au mariage, et, comme tout mensonge, va stériliser à la base un ménage faux dans l'idylle, et falot dans la réalisation. Ou la désillusion vient aussi brutale que le rêve fut stérile, et Dieu sait quelles chutes profondes, visibles ou invisibles, sont nées de ces « puretés » désabusées.

*

Pour ne rien omettre des forces débilitantes de la vie chrétienne, il faudrait faire une place importante aux déviations du sens du péché. L'équilibre de la mauvaise conscience est un des plus difficiles à tenir. Il semble que les hommes soient partagés en deux sortes de malades : les malades de l'innocence et les malades de la culpabilité. La première de ces affections donne à la vie une sorte d'inconsistance, la seconde une lourdeur irréductible. On ne saurait trop insister

sur leur égale gravité, car le bel esprit ne dénonce guère, il va de soi, que la deuxième. Mais la fausse innocence est un mal du siècle. Rien dans l'éthique chrétienne ne l'encourage. On peut au contraire trouver à la conscience chrétienne un goût de culpabilité trop prononcé et l'expérience montre que rien n'efféminé comme un sentiment de culpabilité excessif. Des régions d'abord touchées il gagne bientôt l'ensemble de la sensibilité. Toute influence extérieure est dès lors perçue comme une menace, toute relation sociale comme un jugement possible, une sorte de langueur craintive tyrannise les plus insignifiantes des journées.

Rien de tout cela n'est à porter cependant au compte de la spiritualité du péché. Le sentiment chrétien du péché est essentiellement le sens du *devant Dieu*, notre rapport à un être infiniment bon et infiniment aimable envers qui nous sommes toujours dans notre tort. La douleur aiguë qui naît de la conscience religieuse de la perversité ne doit pas être minimisée; mais elle plonge comme un aiguillon jusqu'à la racine de l'âme et de la chair, et immédiatement elle est reprise par le pardon et par l'espérance éternels. Il est dans son destin de se transformer dès son premier mouvement en abandon et en élan vers un avenir rédempteur. Tel serait le fait religieux pur, s'il existait dans des hommes concrets des faits religieux purs. Selon les organismes psychologiques où il s'insère, il provoque des troubles plus ou moins importants auxquels il se mêle de façon plus ou moins étroite. Le plus fréquent est la persistance excessive de l'amertume et du découragement causés par la faute. Rien n'est plus délicat que le tracé de ces frontières souvent inexplorées qui séparent le psychologique du spirituel.

Rien n'est plus essentiel, pour que nous ne chargions pas indûment les valeurs spirituelles des remous plus ou moins troubles qu'elles agitent en traversant la nature. La contrition est une brûlure dont la valeur curative ne s'est jamais mesurée à l'intensité des cris qu'elle provoque. Cela dépend de chacun et beaucoup de sentiments humains, trop humains, risquent d'encombrer les voies de l'état surnaturel.

A quoi reconnaître, dira-t-on, le débordement des sentiments naturels sur les inspirations surnaturelles ? Ici, à la complaisance amère, à cette *tristitia* que tous les spirituels ont condamnée comme une mélancolie pernicieuse et stérile, repliée sur le passé, suite de la faute et obstacle au relèvement. N'écoutons entre dix que celui dont Sainte-Beuve disait qu'il n'était pas une colombe mais un aigle de douceur, celui qui résiste à toute tentative d'affadissement — et Dieu sait s'il en a subies — celui qui se donnait un jour pour devise « Plutôt mourir que démordre », et réclamait des âmes « indépendantes, vigoureuses et pas femelles », le doux têtu François de Sales. « Passez outre », « laissez courir le vent », « usez de mépris », écrit-il constamment à ses pénitents et surtout à ses pénitentes. A celle-ci : « Non, ma fille, ne regardez ni à droite ni à gauche. Hé, je ne veux pas dire que vous ne regardiez pas, non ; mais je veux dire : ne regardez pas pour vous y amuser, pour vous embarrasser et entortiller votre esprit de considérations dont vous ne sauriez vous démêler... Vous craignez la crainte, puis vous craignez la crainte de la crainte ; vous vous fâchez de la fâcherie, puis vous vous fâchez d'être fâchée de la fâcherie... ; et semble tout cela aux cercles qui se font en l'eau quand on y a jeté une pierre, car il se fait un cercle petit,

et cestuy-là en fait un grand, et cet autre, un autre... Quel remède, ma chère Fille ? Après la grâce de Dieu, c'est de n'être pas si délicate. Moquez-vous de la plupart de ces bouderies, ne débrassez point pour penser les rejeter; moquez-vous-en, divertissez à des actions, tâchez de bien dormir [1]. » Un autre jour qu'il avait l'humeur légère: « Mon Dieu, ma Fille, lui écrit-il, je voudrais que vous eussiez la peau du cœur un peu plus dure, afin que vous ne laissiez pas de dormir pour des puces. » Paradoxes du combat chrétien ! Tout à l'heure, il fallait protéger la vie chrétienne de trop de sérénité, il faut maintenant l'arracher aux démons de la mélancolie. Va-t-on détendre pour autant l'angoisse chrétienne ? « Tâchez de bien dormir », « ayez la peau dure »: cette légèreté de touche avec les choses de Dieu, si française, si méditerranéenne, des esprits impérieux risquent de s'y tromper, et de la croire frivole, parce qu'elle préfère suggérer la transcendance par la pudeur que par l'effet. Le saint n'en va pas moins d'un trait au cœur de nos complaisances: elles sont « agitation de volonté », « faute de résignation [2] »: un arrêt du moi pécheur dans ses complications, une fascination craintive qui voile le regard de l'esprit vers la source du mieux. « Et marquez ces quatre points que je vais vous dire: votre mal vient de ce que vous craignez plus les vices que vous n'aimez les vertus [3]. » A ce rétrécissement de la conscience spirituelle, un remède: « Tenez votre cœur au large. » Au large, c'est-à-dire à la mesure de Dieu, cette mesure que donnent les vastes fresques

[1] A la baronne de Chantal, *Œuvres complètes*, tome III des lettres, 373.
[2] *Ibid.*, 385.
[3] *Ibid.*, V, 354.

du *Pater* et du *Credo* avant d'arriver à nos petites affaires personnelles, à nos petits remords domestiques.

*

Les variétés de la décadence virile sont innombrables. L'exubérance, les faux étalages de force ou d'éloquence la masquent parfois sous les apparences d'une vigueur trop ostentatoire pour être réelle. Ainsi le ton soufflé de la littérature religieuse au siècle dernier, effort pénible pour secouer la pauvreté d'expression d'une époque vidée par le compromis spiritualiste et le sentimentalisme religieux. Lire Hello, quand nous avons Pascal ! Dix exclamations pour une réalité vécue ! Je ne doute pas qu'Hello ne brûlât d'une ferveur pascalienne. Mais ce soutenu dans le noble, ce tonnerre évangélique, cette raréfaction de l'idée dans la période et de la foi dans le lyrisme ! Distribuer à nos jeunes gens ces littératures d'enthousiasme, c'est, j'en ai peur, leur mettre en mains pour une guerre moderne des fusils à pétards. Ils en perdent heureusement le goût. Je donne moins cher encore, pour bronzer leur foi, d'un certain fanatisme dogmatique qui ne demande rien de plus que d'entendre parler avec véhémence, comme il le fait, de la religion établie. Il n'y a de force spirituelle que celle qui jaillit de la richesse intérieure, et l'insolence verbale n'est pas le style de la force chrétienne.

Cette abondance du mot et cette enflure du cœur s'apparentent au débordement de sensibilité qui gonfle les toges de nos statues et qui submerge annuellement des tonnes de littérature pieuse sous des torrents d'orgeats. C'est un effet, certes,

mais l'effet devient cause. Des enfants qui forment leur sensibilité religieuse à la poésie niaise des cantiques — quand nous avons les Psaumes, quand nous avons les Hymnes, quand nous avons des musiciens et des poètes vivants tout de même ! — des jeunes filles qui mêlent à leur insu le plus trouble d'elles-mêmes au lyrisme tumultueux des bibliothèques roses de la piété, des paroissiens qui apprennent la beauté sur du plâtre bariolé, la sincérité sur du faux-marbre, la simplicité sur des vierges gesticulantes et des dorures à n'en plus finir, le mystère dans l'hyperbole, la dureté militante sur le sourire niais dont on a fait l'attribut de la sainteté, la profonde, silencieuse et lumineuse souffrance chrétienne dans le cri et la déclamation, où trouveront-ils désormais le chemin des vraies vigueurs ?

Des esprits distingués et saisis de dégoût à ces sollicitations grossières nous offrent un recours dans les subtilités du cœur. Ils dissèquent les quarante-cinq étapes de la ferveur, depuis leur chaise de paroissien d'élite jusqu'à la table de communion et retour, comme une scène d'amour ou de chasse. Ils en font de gros livres avec leur moi en vignette. Bienheureux mes lecteurs, car en moi ils verront Dieu. Trop de jeunes gens fragiles sont portés vers de tels appâts, et tentés de prendre les préciosités de leur puberté pour la quintessence de la foi. *Ils sont subtils, leurs vertus ont les doigts fins. Mais il leur manque les poings : leurs doigts ne savent pas s'enfoncer dans les poings.* Une religion du bout des doigts ne *prend* rien, pas même le royaume de Dieu. *Violenti rapiunt illud.*

UN AIR PLUS DÉLIVRÉ

Je ne permets qu'aux hommes qui sont réussis de philosopher sur la vie.

Etre réussi, ce n'est pas seulement être soutenu par une vitalité suffisante, c'est aimer l'indépendance et la maîtrise. On croit que le christianisme y répugne parce qu'il culmine sur un mystère d'humilité. Mais cet abaissement ne se rend qu'à l'éternel, à bout de forces humaines, comme ces assiégés qui ont tenu au delà de leurs ressources et ne livrent les armes qui leur tombent des mains qu'avec les honneurs de la guerre.

Y aurait-il danger à attirer l'attention, au moins tant que nous occupe cet aspect du problème chrétien, sur le minimum de tenue qui est aussi nécessaire que le minimum de pain à la vie spirituelle, et qui subsiste même dans une main tendue, même dans un genou plié, même dans un corps prosterné ? Une haute époque, riche en héroïsme et en dureté, aussi facilement noble que brutale, trop riche, presque, un peu pléthorique comme le moyen âge montant, veut que ses clercs insistent sur la détente de la force, sur le poing qui s'ouvre et l'épée qui s'abaisse, sur le cœur qui pardonne et la décision qui s'oublie. Les guerriers confondent plutôt le service de Dieu avec la chaleur du combat et la victoire spirituelle avec l'exploit personnel qu'ils ne sont tentés de glisser de

l'humilité à la lâcheté et du renoncement au vague à l'âme. Peut-être reverrons-nous bientôt ces temps. Mais tant que la décadence domine autour de nous, le danger n'est pas d'entraîner avec l'élan chrétien une nature trop impétueuse, il est bien plutôt de faire excuser par l'humilité et par l'obéissance chrétienne l'affaissement de l'homme debout.

Notre civilisation ne rend pas les hommes fiers. — Tant mieux. — Est-ce vraiment tant mieux ? — Je crains que ce tant mieux ne vienne de quelque chrétien, comme on dit, généreux. Je ne sais quel ton biaisé, quelle obséquiosité diffuse et toujours offerte, quel arrondissement et quelle ambiguïté du geste spirituel, quelle science savante de l'allusion invisible et du sous-entendu équivoque défigurent le témoignage chrétien de notre époque. L'indépendance, la fermeté sont suspectes. Le rare apparaît toujours plus ou moins anormal. Tout cela est dans l'air du temps, on ne l'a que trop dit. Mais le terrain chrétien n'offrirait-il pas de meilleures prises que tout autre à ce refus d'affirmer et de s'affirmer ?

*

Nous sommes une fois de plus ramenés à certains plis d'éducation. Il ne faut peut-être pas trop accabler une éducation qui a maintenu un peu de sagesse sévère contre les ingénuités redoutables d'un laisser-aller barbouillé de mauvais rousseauisme. Mais enfin, rien ne nous oblige, pour échapper à la paroisse du Vicaire savoyard, de nous inscrire au diocèse de Jansénius. Le moralisme courant, à la remorque d'on ne sait quels lieux communs, a fixé le péché dans le couple

orgueil-sensualité. C'est peu. Parmi toutes ses blessures, un être fait à l'image de Dieu et appelé à se laisser diviniser n'en montre pas de plus lamentable que le refus de sa dignité. L'orgueil a une allure et peut-être des promesses que le goût servile de la dépendance et de l'irresponsabilité ne comporte pas. Or ce goût ne vient pas tout seul. La dépendance est l'état de l'enfant en bas âge. En grandissant, il s'en dégage, et il apprend, soit l'usage de la liberté, soit à dominer les dépendances inévitables. L'éducation autoritaire ne l'entend pas ainsi. Les valeurs qu'elle vénère, elle croit plus sûr de les imposer pour les communiquer. Comment l'enfant y apprendrait-il la *réponse* ? Les réponses, elles lui sont dictées parfois jusque dans le détail de leur exécution. Nulle place dans son éducation pour l'entraînement progressif de l'initiative, du jugement ou du commandement.

C'est ainsi que l'on rend la morale odieuse, en courbant la vie chrétienne à l'idolâtrie de la loi. Lisez cependant saint Paul. La loi est une force active de péché [1]; elle éveille le péché, le soutient et le multiplie: sans elle « le péché serait resté dans l'état d'inertie, de langueur et d'impuissance [2]. » Aussi Dieu la hait-il et doit-elle disparaître tout entière: les chrétiens sont morts à la loi et la loi est morte pour eux [3]. Clouée à la Croix, elle doit s'effacer du genre humain, sa disparition est la condition de l'unité [4]. Cette maturité n'est pas atteinte tant que les effets de la Rédemption ne sont pas consommés, et

[1] Rom. 3: 20.
[2] F. Prat: *La théologie de saint Paul*, I, 215 s.
[3] *Ibid.*, 278.
[4] *Ibid.*, II, 122 s., 270 s.

la loi, d'ici-là, garde sa vertu d'étape et de moyen: mais c'est un peu comme ces condamnés que les polices engagent à cause de leur « métier », sans qu'ils puissent jamais racheter par leurs services la flétrissure qui les a une fois marqués. Sa seule puissance intimidatrice cependant ne suffit pas à certains. Il leur faut le renfort de la terreur. Ecoutez comment un catéchisme en images de la Bonne Presse dépeint l'Enfer à de jeunes enfants [1]: « Un feu dévorant est la peine commune à tous les damnés, mais chacun d'eux souffre des peines appropriées aux péchés qu'il a commis. Les impudiques sont frappés cruellement par les démons ou déchirés par des animaux féroces. Les envieux sont enlacés, piqués, dévorés par de monstrueux reptiles; les gourmands et les ivrognes sont dévorés par une faim et une soif cruelles, repus du fiel du dragon et du venin de l'aspic. Les coléreux et les vindicatifs s'entre-déchirent et s'arrachent les cheveux. Les paresseux sont percés avec des pointes enflammées, piqués par les scorpions, cloués dans des brasiers éternels... etc. » Le bon monsieur qui a écrit ces horreurs, pensait-il quels puissants bouleversements peuvent produire de telles images dans les pauvres petites imaginations livrées à ses délires pieux ?

Même quand elle ne se porte pas à de tels excès, l'intimidation morale a mille façons de rabougrir ses victimes. Elle aussi, par l'inhibition systématique, peut étendre une sorte d'obtusion affective sur toute la vie spirituelle. Le tour négatif qu'elle donne à l'esprit le persuade que la prudence humaine, l'éloignement des affaires d'autrui, la non-intervention dans le drame du monde sont de meilleures règles de vie que l'au-

[1] Hâtons-nous de dire que ce catéchisme n'a rien d'officiel.

dace et le risque. Celui que l'on a d'abord et avant tout protégé pendant toute sa formation continue de se protéger le reste de son existence. Il ne déteste plus le péché comme un scandale de l'amour, il le redoute comme un scandale social, objet de cette réprobation qui perpétue en lui le souvenir brûlant de la réprimande où butait déjà l'horizon spirituel de son enfance. Le plus redoutable de cette morale des moralistes, c'est sa manière de réduire la vie spirituelle à un formulaire si pauvre de conduites qu'il stérilise toutes les sources d'où elle pourrait jaillir. Son tort n'est pas de soutenir par des règles progressives l'élan de la générosité: le mystique même ne se passe pas de règles. Il est de bouleverser l'échelle de ces règles, de mettre la protection avant l'amour, une caricature dégradée de la Prudence au-dessus des théologales. *Ama et fac quod vis*, cela ne veut pas dire: échauffe-toi et fais le fou, mais cela veut tout de même dire que l'absolue subordination de toutes les vertus, même de la sacro-sainte prudence, à la Charité, libère un esclave et dilate une vie.

Il faudrait qu'ils me chantassent des chants meilleurs pour que j'apprenne à croire à leur Sauveur, il faudrait que ses disciples aient un air plus délivré. Où le prendrait-il, l'air délivré, le petit jeune homme abruti de recommandations ? S'il n'est pas aidé du dehors ou s'il n'explose pas dans la révolte — une révolte qui paraîtra inexplicable et diabolique à tant de pères Thibault — tout son univers se construit sous la perspective de l'intimidation. Ce ne sont pas seulement les autorités réelles qui l'accablent plus que de mesure, il constitue toute relation sociale en autorité artificielle et obsédante: l'employé derrière son guichet, l'agent de police au carrefour, ceux qu'il croit

plus riches, plus notables ou plus intelligents que lui. Il est toujours et partout un homme second. Il se peut qu'un ordre automatique requière beaucoup de citoyens de ce modèle, il est à douter qu'ils forment un ordre vivant. Politiquement les uns deviennent des hommes d'ordre, non qu'ils aiment le pouvoir ou la justice de l'ordre, mais parce qu'ils aiment être soumis; ce goût esclave explique l'impuissance molle, le conservatisme passif, le respect un peu niais du pouvoir qui distinguait naguère le modéré confessionnel. D'autres tirent un peu sur les rênes et se croient plus avancés, car le désir d'autonomie est d'autant plus vivement éprouvé dans ce premier geste d'affranchissement qu'il leur a été plus longtemps refusé. Mais en même temps que désirée, l'autonomie persiste à être redoutée secrètement comme dangereuse et même coupable. Aussi gardent-ils on ne sait quoi de puéril dans leurs audaces, de dégingandé et de gauche dans leurs démarches, de naïf dans leurs obédiences, avec une propension inquiète à se trouver au delà des libertés qu'ils prennent des patronages vénérables, des autorités incontestées. Quand ils ne se soumettent nulle part en apparence, ils se soumettent parfois en dernier ressort à l'adversaire: ils sont débonnaires en effet et, comme on dit, généreux, mais par répugnance à résister au mal et à lutter de force à force plus que par compréhension et maîtrise de soi; ils sont la pâture de ces tiers-partis sans avenir qui fleurissent en périodes d'antinomies politiques, et qui gardent un attrait toujours nouveau pour les âmes éclectiques, conciliatrices et inoffensives.

*

Le goût de la dépendance passive affecte le comportement religieux comme le comportement public. L'imagerie autoritaire va défigurer jusqu'au visage de la grâce: n'oublions pas que le jansénisme est né dans un pays et au moment où renaissaient ensemble l'absolu dominium du roi sur ses sujets et du père sur ses enfants.

Le contre-sens porte alors sur l'obéissance chrétienne. L'obéissance est un comportement psychologique ambigu. Les psychanalistes se refusent à y voir autre chose que deux formes de l'impuissance: ou l'impuissance de ceux qui n'ont pas atteint leur pleine autonomie et ont peur de la liberté de penser et d'agir, ou l'impuissance de ceux qui, angoissés du moindre dissentiment avec autrui, s'empressent de se soumettre à ses ordres pour obtenir son assentiment. Beaucoup d'obéissances se ramènent sans doute à l'une de ces deux démissions, et il n'est pas rare qu'on les trouve, sous forme d'impureté, même dans de très hautes zones de l'obéissance. Mais il existe une obéissance de nature radicalement différente. L'abandon de certaines prérogatives y est subordonné à une forte maîtrise de soi. Elle doit en effet de cent manières dompter ou tourner les résistances de l'amour-propre et les difficultés de l'exécution. Cette obéissance intelligente est, contrairement à l'autre, dit Pierre Janet, un acte de haute tension. L'obéissance chrétienne est encore située sur un plan supérieur. Elle est un hommage d'être spirituel à être spirituel dans la liberté et dans l'amour. Il faut en faire l'expérience du dedans pour entrevoir ce mélange inextricable de renoncement et d'initiative, de dépouillement et de transfiguration qui en monte le paradoxe. Elle n'est pas abjection, mais

assomption. D'un Suarez, théoricien de l'obéissance jésuite, la plus rigoureuse des obéissances catholiques [1], à François de Sales, qui semble préposé au seuil du siècle janséniste pour maintenir levé et clair le regard du chrétien classique [2], la voix chrétienne est unanime. L'expérience catholique déplace continuellement notre attention de la subjectivité à l'objectivité et de l'objectivité à la subjectivité, de l'ordre vers la foi et de la foi vers l'ordre, de l'autorité vers la liberté et de la liberté vers l'autorité. Nos goûts peuvent nous porter vers l'un ou l'autre de ces termes, mais, passée la marge que l'Eglise a toujours permise aux tempéraments spirituels, nous ne pouvons sacrifier l'un à l'autre. Or le libéralisme ne consiste pas seulement à immoler l'autorité à l'esprit de révolte et d'anarchie; sous sa forme religieuse essentielle, il consiste aussi à renoncer, dans un conformisme passif à un ordre matérialisé, à l'affirmation personnelle sans laquelle il n'est pas d'engagement chrétien.

Grâce à Pierre Janet, nous connaissons bien les formes que prend chez les faibles psychiques le besoin d'être dirigé. Ils ont horreur de la solitude et de l'initiative. Ils sont toujours à l'affût d'un directeur de conscience autoritaire, prêtre ou médecin, qui leur apporte des jugements tout formulés et des décisions toutes prises. C'est ainsi que trop souvent les

[1] Quid enim dubitare potest, quin homo non ut brutum vel stolidus obedere debeat, sed ut homo qui recta ratione utatur ? *De Religione Societatis Jesu*, IV, ch. XV.

[2] Voir par exemple sa lettre du 9 octobre 1604 à M^me^ Bourgeois, abbesse du puits d'Orbe, où il lui enseigne la discrétion à tenir dans l'entraînement de ses filles à l'obéissance. Il lui conseille même de ne pas parler d'obéissance, tout en apprenant à obéir.

fidèles conçoivent la direction de conscience, qu'il s'agisse de leur vie personnelle ou de leurs initiatives publiques. Que n'écoutent-ils la leçon des grands directeurs et des grands dirigés. Que le directeur soit humble, demande sainte Thérèse, qu'il n'oublie pas que parfois ses dirigés « ont un Maître plus puissant que lui, et ne sont pas sans supérieur [1]. » Elle ajoutait : « En tout, l'expérience est nécessaire. » Elle n'admettait pas, malgré ses grâces exceptionnelles, qu'elle pût se passer de directeur. Mais elle le choisissait avec discernement et donnait des conseils à ses sœurs pour ce choix : il ne fallait pas de ceux qui se contentent d'enseigner à faire le crapaud et à chasser les lézards ; il fallait qu'il eût le sens des individus ; il n'était pas mauvais qu'il fût bon théologien, mais préférable encore qu'il eût le jugement droit ; elle exigeait qu'il ne se mêlât pas de connaître les voies de la spiritualité s'il n'était lui-même spirituel ; qu'il fût humble devant l'âme dirigée ; elle ne choisissait ni ceux qui attribuaient toutes ses grâces à Dieu, alors qu'elle se savait tentée, ni ceux qui les rejetaient en bloc, alors qu'elle se savait inspirée [2] ; enfin, même après saint Pierre d'Alcantara, elle leur traçait une limite dans sa vie spirituelle : « Nul ne pouvait m'inspirer plus de crainte ou de sécurité qu'il ne plaisait au Seigneur d'en mettre dans mon âme [3]. » Que nous voilà loin de cette avidité à renoncer toute initiative où s'empressent les infirmes de la vie spirituelle ! Avec François de Sales ce n'est plus le dirigé, c'est le directeur qui trace les exigences de la liberté : « Ce respect (de votre

[1] *Vie*, ch. 34.
[2] *Ibid.*, ch. 40.
[3] *Ibid.*, ch. 13, 19; *Rel.*, 33 *Chem. de la perf.*, ch. V.

Directeur) écrit-il à la baronne de Chantal, vous doit sans doute contenir en la sainte conduite en laquelle vous vous êtes si heureusement rangée, mais il ne doit pas vous géhenner, ni étouffer la juste *liberté* que l'*Esprit de Dieu* donne à ceux qu'il possède [1]. » Voici qu'il met le doigt sur l'élément passif et contraint d'intimidation qui peut venir troubler l'obéissance chrétienne; il lui écrit en lettres capitales: « IL FAUT TOUT FAIRE PAR AMOUR ET RIEN PAR FORCE; IL FAUT PLUS AIMER L'OBÉISSANCE QUE CRAINDRE LA DÉSOBÉISSANCE.»

« Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celui qui force l'obéissance, car c'est la liberté de la chair; mais celui qui force la contrainte et le scrupule ou empressement [2]. »

Cette disposition que sainte Thérèse demandait du directeur, il se l'impose lui-même: « Et voyez-vous, ma fille, en ces choses nécessaires, ou du moins desquelles je ne puis pas bien discerner la nécessité, ne prenez point mes paroles ric à ric; car je ne veux point qu'elles vous serrent, mais que vous ayez liberté de faire ce que vous croyez être meilleur [3]. » Comment mieux indiquer que l'unité chrétienne repose même dans l'ordre visible sur la solidité des intentions et non pas sur la répétition des gestes, bien qu'elle ait aussi besoin de la discipline et des formes externes. A la mère Favre, supérieure de la Visitation de Lyon, parlant de ses filles: « Il les faut affermir si possible, disait-il encore, à ne pas vouloir faire tout ce que les autres font, mais seulement à vouloir tout ce que les autres veulent, c'est-à-dire à ne pas faire toutes

[1] *Œuvres*, tome II des Lettres, 279.
[2] *Ibid.*, 359.
[3] *Ibid.*, III, 163.

les mêmes exercices, fors ceux de la Règle, mais que chacune marche selon le don de Dieu [1]... »

Hélas, ce fort climat de liberté, la saveur s'en est quelque peu affadie chez les chrétiens d'aujourd'hui et au sein de l'Eglise même. Cette décadence date du jour où les chrétiens et les clercs ont serré de trop près le pouvoir et l'argent. Cependant, l'historien qui ferait une histoire de la liberté chrétienne ne serait pas réduit à l'écrire dans les marges confuses de l'orthodoxie. Il la suivrait en plein cœur de l'Eglise, derrière ces innombrables moines qui, dans la chrétienté naissante, tinrent tête si souvent au pouvoir temporel et au pouvoir spirituel mêlés, avec saint Bernard, saint Anselme, sainte Catherine de Sienne, saint Thomas Moore, sainte Jeanne d'Arc et tant d'autres témoins de l'indépendance chrétienne. Si M. Bernard Shaw a vu en Jeanne une protestante, c'est qu'il n'avait pas le sens de ce que représentait pour elle la liberté orthodoxe *dans* l'Eglise, cette fierté respectueuse, cette humilité hardie, qui se situe aux antipodes de l'humeur brouillonne et du sens propre.

*

Le même besoin de soumission passive qui joue envers les hommes joue devant l'événement. On hésiterait à revenir sur le vieux thème de la résignation chrétienne s'il n'était lui aussi renouvelé par la connaissance moderne de l'homme. Nous savons maintenant isoler du sens de la souffrance l'élé-

[1] *Ibid.*, VII, 222.

ment morbide qui se mêle souvent au goût de souffrir: c'est un tempérament dépressif qui a besoin de la souffrance comme tonique et excitant; c'est une personnalité inconsistante qui lui demande d'attirer sur soi l'intérêt et de lui donner à ses propres yeux un intérêt qui la fuit; c'est un apathique ou un replié qui préfère savourer passivement le malheur plutôt que de lutter activement avec le sort; c'est un infériorisé psychique que l'automatisme d'un complexe d'infériorité invétéré a finalement porté à choisir systématiquement la subordination et l'abjection. Couverte de toutes ces grimaces, la souffrance n'est pas belle. Aussi bien le christianisme n'est-il pas un dolorisme. Il rejette la complaisance dans la souffrance comme il rejette la complaisance dans la culpabilité. Il y voit un retour de l'amour-propre et de la concupiscence de soi, une espèce de cette *tristitia* ou de cette *acedia* que tous les moralistes religieux depuis Cassien dénoncent comme un mal dévorant pénétré de péché. Que quelques ascètes s'y soient attardés, ce n'est pas niable: la littérature monastique, sinon, n'insisterait pas tant sur ses dangers. Au surplus, car la chair est aussi un appui pour l'élan de l'esprit, la résignation chrétienne accepte-t-elle de cet amoindrissement par la souffrance qu'il démantèle les forteresses de l'amour-propre et écrase, dans le vouloir, ce qu'il a de particulier et de sécessionnaire. Mais un affaissement de l'homme ne peut avoir de valeur qu'empruntée, comme prélude à une élévation. Cette plongée audacieuse dans l'abjection n'est jamais démission devant l'événement, elle est l'humiliation devant Dieu seul. « J'ai choisi, dit le prophète, d'être abject en la maison de Dieu plutôt que d'habiter les tabernacles des pêcheurs. » Le *devant Dieu* transfigure toute

situation. Le regard de Dieu relève l'abjection au moment même où il la presse. Elle n'a été que le moyen de quitter l'indifférence, de se précipiter dans l'être par la nuit de l'être. Dans l'expérience de la souffrance, ce ne sont pas les sentiments accablés qui purifient. Ils ne sont que le poids mort de la nature. C'est le regard de Dieu sur notre souffrance et l'amour qui naît en nous de cette compassion, avec la force d'éclatement dont elle rompt les sangles de l'amour-propre. Ainsi toujours tentée de se refermer sur ses richesses même spirituelles, notre vie profonde ne se maintient en état de disponibilité que par un va-et-vient continuel de l'abaissement à l'affrontement. Imageant à l'avance de la pensée d'un Scheler ou d'un Jaspers, « Continuez, écrivait François de Sales à une dame inconnue, continuez donc courageusement à bien ravaler votre courage par humilité et à l'exalter par charité: car ainsi vous monterez et descendrez, comme les anges sur la sainte échelle de Jacob [1]. »

*

La Charité même, la vertu de feu, a pu être utilisée à justifier l'affaissement des énergies. Ici encore un verre un peu grossissant nous sera utile à démasquer le blasphème.

Il nous est arrivé de rencontrer de ces « nerveux » chez qui le besoin d'aimer est à la fois si pressant, si trouble et si indiscret qu'il apparaît presque comme une vulgarité ou comme une maladie. Au premier abord leur ardeur peut faire illusion.

[1] *Lettres*, IV, 237.

Si nous les fréquentons quelque peu, nous remarquons que leur besoin d'aimer est en même temps et surtout un besoin d'être aimés et plus encore entourés, de sentir présence, aide et chaleur dans leur voisinage comme s'ils voulaient se protéger par ce rayonnement proche contre les remous venus du large. Jusque dans leur effusion, quelque chose offusque et l'on s'aperçoit bientôt que c'est eux-mêmes : ils s'accrochent au partenaire comme le noyé à son sauveur et dévorent l'être aimé de leur affection plus qu'ils ne la lui donnent. Leur besoin d'aimer est un tourbillon égocentrique sur une infirmité du cœur. Ce sont des intolérants de la solitude et de l'indépendance. Cette faiblesse parée des formes de l'amour est extrêmement fréquente. Il était inévitable que le langage de l'amour chrétien se prêtât autour d'elle à des compromis sentimentaux qu'il permet d'idéaliser et de masquer. Qu'est-ce à dire sinon que la sentimentalité jetée de tous côtés et à tout propos sous prétexte de Charité et de ferveur chrétienne n'est trop souvent qu'impuissance à soutenir le poids de la vie et à porter les solitudes de la Croix ? *Votre amour du prochain c'est votre mauvais amour de vous-même.* Si l'Evangile attire l'attention sur le prochain, c'est afin d'éprouver l'amour à bout portant et d'éluder les vastes ferveurs théoriques que ne soutient aucun engagement réel. Mais le prochain de l'Evangile, une fois faite la part du prochain d'état — famille, milieu de vie et d'action —, ce n'est pas le proche préféré comme plus docile aux exigences paresseuses de notre égocentrisme ou plus propre à calfeutrer notre atmosphère de vie contre les appels du dehors, c'est *l'homme quel qu'il soit* qui se présente sur notre chemin : de préférence le plus « lointain », spirituellement

et spatialement, le Samaritain méprisé sur une route de montagne, car celui-là, dans un acte d'amour prochain, nous arrachera au rapetissement progressif des affections prochaines. La plus humble des vies chrétiennes vibre à la communauté universelle; elle souffle l'air du grand large dans l'atelier de la petite couturière comme par le guichet du surnuméraire des Contributions indirectes. Vouloir bâtir sur le sens chrétien du prochain une apologie systématique des communautés à portée de main, des sociétés à court rayon, c'est accrocher la force et l'ampleur chrétienne à la pusillanimité petite-bourgeoise. Certains milieux confessionnels n'ont que trop tendance déjà à confondre la fraternité évangélique avec le goût des cénacles et à porter jusque dans les groupes politiques, sous prétexte de leur donner une atmosphère familiale, un sentimentalisme domestique où l'esprit se trouve gêné aussi bien que le goût.

Cet affadissement de la charité commence fréquemment dès le rapport familial. La distance d'un homme à un homme y semble encore trop grande et tous les moyens sont bons pour la combler. On y enseigne à envelopper toute affirmation un peu rude dans la suavité du langage, à masquer sous des affabilités de convention les drames réels que pose toute communauté humaine, si liée soit-elle. Ce besoin, sous prétexte de charité, de ne pas contredire et de n'être pas contredit, de ne pas faire souffrir et de ne pas souffrir, de ne rien brusquer et de n'être pas brusqué, est un poison lent qui dévirilise les cœurs goutte à goutte. Ils y perdent le sens de l'affirmation, la nudité du regard, et ce goût du dépaysement qui aguerrit à l'imprévu de la vie. La parole du Prophète:

« C'est de la force qu'est sortie la douceur [1] » soufflait à l'oreille de l'antiprophète quand il écrivait: *Ainsi l'exige mon amour pour les plus éloignés: ne ménage point ton prochain!* et plus cruellement, plus amoureusement encore: *Créer des souffrances à soi-même et aux autres pour les rendre capables de la vie la plus haute*, de la vie du vainqueur.

Une main tendue, un regard offert veulent un homme debout. Qu'on ne fasse plus à nos jeunes chrétiens de ces regards sans acier dont on ne sait s'ils offrent ou s'ils mendient l'amour ou je ne sais quel sentiment qui reste entre l'offre et la demande, entre l'amour et le néant. Qu'ils apprennent à marcher dans le vent et seuls. *Quand on n'est pas fermé et solide dans sa peau, l'on n'a rien à donner, on ne peut tendre la main, ni servir d'appui et de bâton.* On nous a appris à ne pas avoir d'ennemis. Comme s'il était possible d'être quelque peu fidèle sans se faire beaucoup d'ennemis ! Possible de tenir bon sous leurs coups sans beaucoup détester! Le commandement d'aimer l'ennemi ? Il me dit de ne pas rompre avec l'ennemi le lien du Corpus Christi, de ne pas le pousser par le geste de ma haine dans le désespoir, dont je ne dispose pas plus que de l'espoir, de ne pas *juger*, de ne pas réprouver. Mais ce mal ou cette erreur ou simplement l'intérêt exorbitant qu'il sert, et plus que ce mal impersonnel le nœud concret d'actes responsables qui en constitue le porteur inséparable, cela, je puis et je dois le détester à travers le rayon de l'amour surnaturel. Il faut renoncer au christianisme si l'on veut renoncer à ces dialectiques écartelantes des sentiments chré-

[1] *Juges*, XIV, 4.

tiens pour les ramener à l'échelle des sentimentalités commodes.

« On vous a dit, n'est-ce pas, que mes violences écrites offensaient la charité. Je n'ai qu'un mot à répondre à votre théologien. C'est que la Justice et la Miséricorde sont *identiques* et consubstantielles dans leur absolu. Voilà ce que ne veulent entendre ni les sentimentaux ni les fanatiques. Une doctrine qui propose l'amour de Dieu pour fin suprême a surtout besoin d'être virile, sous peine de sanctionner toutes les illusions de l'amour-propre ou de l'amour charnel. Il est trop facile d'émasculer les âmes, en ne leur enseignant que le précepte de chérir ses frères, au mépris de tous les autres préceptes qu'on leur cacherait...

« Or l'Evangile a des menaces et des conclusions terribles. Jésus, en vingt endroits, lance l'anathème, non sur des choses mais sur des *hommes*, qu'il désigne avec une effrayante précision. Il n'en donne pas moins sa vie pour tous, mais après avoir laissé la consigne de parler « sur les toits », comme il a parlé lui-même... Moi je dis qu'à ce point de vue, la charité consiste à vociférer et que le véritable amour doit être implacable. Mais cela suppose une virilité si défunte aujourd'hui qu'on ne peut même plus prononcer son nom sans attentat à la pudeur [1]. »

Vociférer, tout le monde n'en a peut-être pas le goût aussi vif que Bloy. Mais là n'est pas la question. C'est la capacité d'attaque du christianisme qui est en cause. On connaît le jugement de Taine sur Louis XVI. Il est peut-être faux au

[1] Léon Bloy: *Le désespéré*, p. 385.

regard de la politique, mais d'une profonde vérité psychologique et spirituelle: « Systématiquement, écrit-il, il a éteint en lui l'instinct animal de résistance, l'étincelle de colère qui s'allume en chacun de nous sous l'agression injuste et brutale; le chrétien a supplanté le roi; il ne sait plus que son devoir est d'être homme d'épée, qu'en se livrant il livre l'Etat, et qu'en se résignant comme un mouton il mène avec lui tous les honnêtes gens à la boucherie [1]. » Il en est de la charité comme de la chasteté: *Il faut être capable d'être ennemi*, disait Nietzsche. Il faut en être capable pour aller plus loin. S'il eut la rage de ne voir le bien et la vertu que sous l'aspect de la faiblesse et de l'ennui, c'est par ressentiment contre la manie qu'ont tant de vertueux à ranger dans les affaires du mal tout ce qui manifeste force, puissance, affirmation, sursaut. *Leur conclusion, c'est que seul l'homme émasculé est vertueux.* Sa conclusion, c'est que seul le fauve impitoyable est un homme. Elles se valent et elles s'appellent. Qui cesse de pouvoir mépriser cesse de pouvoir adorer. *J'aime les grands contempteurs, parce qu'ils sont les grands adorateurs, les flèches du désir tendues sur l'autre rive. — Que peut-il vous arriver de plus sublime que l'heure du grand mépris, l'heure où votre bonheur se change en dégoût, ainsi que votre raison et votre vertu ?*

*

Quand un adulte se plaît à zézayer, et qu'il va à la messe, il appelle volontiers ce tic l'esprit d'enfance. Ah ! qu'elle est bienvenue, cette mystique de l'esprit d'enfance, aux mères

[1] *Origines de la France contemporaine*, II, 243.

qui ne veulent pas qu'à dix-huit ans leurs garçons deviennent des hommes; quelle chance de pouvoir couvrir de son autorité les sentiments trop humains qu'il est si dur de s'avouer! Qu'il aime à se laisser conduire « comme un enfant », cet homme fait et chargé de responsabilités, tellement heureux qu'un autre y réponde pour lui et que la Providence porte la charge de ses erreurs ! Notre enfance empirique, la matrice de notre vie, ce refuge toujours fidèle, nous savons bien quand nous avons besoin de nous replier sur elle: c'est quand la vie nous a vaincus, et que de toute la lassitude de notre cœur nous avons envie d'abandonner la lutte. Ce retour est humain, il est attendrissant; ne l'idéalisons pas. Au surplus, ses consolations n'ont qu'un temps, le temps de l'illusion. L'enfance savoureuse — insouciance, spontanéité, vie protégée et légère — est précisément notre *never more*, ce qui ne peut se retrouver. L'enfance spirituelle déborde infiniment ces grâces imparfaites et inimitables; elle est innocence gardée ou reconquise, simplicité du cœur, jaillissement, don de joie. Mais l'innocence de l'adulte (cette innocence qui hantait Nietzsche et qui hante le naturalisme moderne comme un paradis perdu) ne pourra jamais éliminer les marques du temps et le regret du péché; la simplicité de l'adulte se gagne par de longues erreurs, sans miracles, et la Grâce seule, la Grâce des sommets met la grâce finale sur le rajeunissement de l'homme nouveau. Ce ne sont pas les fausses grâces qui la remplacent: « Ne soyez pas des enfants sous le rapport du jugement, mais faites-vous des enfants sous le rapport de la malice, et pour le jugement soyez des hommes faits [1]. » La réaction au calvinisme, puis la

[1] I Cor., XIV, 20.

réaction au jansénisme, enfin la réaction au rationalisme moderne ont développé sur la figure du christianisme occidental tout un baroque puéril qui enniaise le plus léger des thèmes spirituels. Je ne sais pas s'il frôle l'hérésie, comme il semble parfois. En tout cas, il tend à faire des hommes chrétiens de grands dadais. Cela suffit à le condamner.

BIBLIOTHÈQUE DE FELS
INSTITUT CATHOLIQUE
DE PARIS

DE L'AUTRE CÔTÉ

L'individualisme donne lieu aux débats les plus confus quand on n'a pas dégagé son paradoxe: tout occupé de l'individu, il l'affaiblit par l'attitude où il le maintient, et le livre désarmé aux forces impersonnelles. Un de nos plus dangereux privilèges est le privilège de regarder, en dissipant dans le regard notre propre réalité et celle des choses regardées. L'attention que l'individualiste porte sur soi est de ce type: il se regarde, il s'évapore dans son regard, et n'aime plus que ce délicieux évanouissement. La tendance à vivre pour regarder est intimement liée à la tendance à vivre pour être regardé: même passivité de part et d'autre, même absorption dans le spectacle donné ou reçu. Les caractères les plus occupés de leurs petites histoires dites personnelles sont les plus gourmands de représentation: ils sont en même temps les plus inconsistants. La personne créatrice vit au contraire toute tendue hors de soi, vers le monde, vers autrui, vers l'absolu. Elle se trouve sans le vouloir en se perdant de toutes parts. Elle puise dans le mépris de soi sa puissance d'attaque et son audace.

Le peu d'efficacité du chrétien dans le monde moderne, son agressivité déclinante, sa raréfaction dans les avant-gardes de l'action sont les suites prochaines de l'amenuisement individualiste qui comprime en lui la force religieuse. L'indivi-

dualisation de la vie intérieure, de la piété, de la vie ecclésiale est devenue un thème banal de lamentation. Elle fait de l'âme religieuse une âme regardante (comme ces mots parlent !), une âme spectatrice qui, dès lors, en s'anémiant, se perd dans les basses zones du sentiment religieux: la complication sentimentale, le tourment scrupuleux, l'hypocondrie spirituelle. L'étalage littéraire de la conversion qui sévit entre les deux guerres restera pour l'historien un des signes les plus sûrs de notre décadence. Si j'avais à choisir des adeptes pour un mouvement de jeunesse chrétienne, j'aimerais leur poser cette question à brûle-pourpoint: « Pensez-vous souvent aux étoiles ? », étant entendu que je me serais assuré par avance qu'ils pensent d'abord à leurs pieds. Le stoïcien tirait sa force de se savoir conspirant avec le vaste univers, l'homme aristotélicien son équilibre de se sentir placé au centre des révolutions célestes. Pascal chancelait du bouleversement des sphères et du silence infini des espaces éventrés. Replié sur ses chuchotements ou absorbé dans ses œuvres, cultivant sa belle âme ou sa section de scoutisme, je crains que le chrétien de modèle individualiste, toutes portes et fenêtres fermées au delà de quatre pieds carrés d'apostolat, ne prenne pour pureté dans le monde une manière, comme les salades, de blanchir sous cloche.

A toute cette grande stratégie de réserve, il est temps de donner son nom: la peur de la liberté.

Je me souviendrai longtemps du soufflet que, peu avant la guerre, l'on recevait dans un pays voisin du nôtre, de mille petits papillons qui répétaient de mur en mur:

CONTRE TOUTE AVENTURE, VOTEZ CATHOLIQUE.

La sortie de certains collèges particulièrement bariolés de ces affichettes en était, hélas, un commentaire persuasif. Dix-neuf siècles ont passé depuis que les juifs de Thessalonique, traînant Joseph et ses frères devant les politarques, les présentaient en disant : « Ces individus ont mis l'univers sens dessus dessous [1]. » Dix-neuf siècles ont passé depuis que saint Paul écrivait : « *Ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas* [2]. » Dix-neuf siècles, est-ce si long pour la mémoire chrétienne ? *J'aime les gens qui ne veulent point se conserver, ceux qui sombrent, je les aime de tout mon cœur, car ils vont de l'autre côté.* Des hommes qui ont peur du bond, voilà ce que nous sommes devenus, des hommes formés à se méfier du bond. Tout le monde passe et nous restons sur cette rive des abîmes d'avenir. Comment nous apprendre à nouveau le courage de sauter, en ces points précisément où la prudence se tait, ou bafouille ?

Jasen

Commençons par la base : il faut rendre aux paroissiens le courage physique. Comme j'aime voir les petits jocistes penser aux étoiles, j'aime que M. le curé encourage une équipe de foot-ball. Un shoot vigoureux est un premier élan vers les étoiles, un bon moyen de remuer l'air autour des vies intérieures trop confinées. Il n'est pas tout à fait faux que l'intelligence et la spiritualité soient des maladies du corps, en vertu de cette dialectique qui veut que pour dépasser, il faille provisoirement écraser et aussi parce que la vie ne doit pas courir tous les lièvres à la fois. Mais de là à ériger la catégorie du rabougri en valeur spirituelle et à mesurer la sainteté aux

[1] Actes, XVII, I, 7.
[2] II Cor. 3: 17.

pâleurs du visage, il y a quelque champ. Des deux aspects de la force, endurer et attaquer, l'éducation chrétienne moderne ne développe guère que le premier: pour peu que l'on veuille y céder, tant de paresses lui tendent la main. Les malingres et les suaves cherchent à faire croire, au nom de l'esprit, que l'agressivité est toujours mauvaise. Et pourquoi donc ? *Ceci est ma doctrine : qui veut apprendre à voler doit d'abord apprendre à se tenir debout, à marcher, à sauter, à courir, à grimper, à danser : on ne s'envole pas du premier coup.* L'agressivité est un instinct, et il n'y a pas d'instinct mauvais, il n'y a que de mauvais usages de l'instinct. L'initiative, le courage moral ont besoin de ressort. Celui qui sent ses membres à la merci des audaces d'autrui manque de la robustesse nécessaire pour lui refuser son cœur. Si tant de bien-pensants lâchent pied au moment de bien agir, c'est qu'ils ne savent pas sauter un fossé ou donner un soufflet. Celui dont le sang n'a jamais tourné ne connaît pas la paix chrétienne. Celui qui n'a jamais le désir de se battre pour ce qu'il aime, n'aime qu'à moitié. Celui qui n'a jamais connu la brusque envie de tuer n'a que des vues bien abstraites sur le pardon chrétien [1]. *Quiconque prétend devenir un guide des hommes doit longtemps passer pour leur ennemi le plus redoutable.* Vouloir à toute force refouler chez un jeune garçon la fierté ou l'ambition, c'est peut-être étouffer un apôtre, c'est au moins et bien souvent mutiler un homme. « Avant de porter l'image de l'homme céleste, aussi devons-nous commencer par porter celle de l'homme terrestre. » Que l'éducation chrétienne s'attache

[1] Que la vertu de force peut se servir de la colère, en la réglant: saint Thomas, *Sum. Theol.*, IIa, IIae, q.123, a. 5.

à normaliser l'agressivité, à la répartir sur un large champ afin qu'au lieu de se liquider en poussées brutales, elle anime l'ensemble de l'activité; qu'elle se propose de la sublimer peu à peu dans le dépouillement surnaturel et de la soumettre aux exigences de la communion: mais qu'elle se garde, en la déracinant trop tôt, d'arracher avec elle la matrice même de la force spirituelle.

Les théologiens de la force morale ne craignent pas d'insister sur cet aspect physique de l'audace. Même les lâchetés intellectuelles se ramènent souvent à la peur des coups: les idées faibles se servent des salons, les idées passionnées aiment à se servir des poings. Et si la passion chrétienne ne compte pas pour se propager sur le coup de poing donné, elle doit compter normalement sur le coup de poing reçu, et n'en rien changer de sa ligne. Ce réalisme est si consubstantiel à la pensée théologique qu'il y passe presque inaperçu. Nous sommes prêts maintenant à comprendre cette doctrine de saint Thomas que la vertu de force a pour principal objet la crainte du mal corporel, ce qui est beaucoup plus qu'une banalité. Et comme, ajoute-t-il, il est essentiel à la vertu d'être égale à son objet jusqu'à l'extrême limite de celui-ci, la force a pour objet essentiel la crainte de la mort [1]. L'indifférence à la mort physique est le signe de toutes les civilisations puissantes. Voici encore un point de flagrante opposition entre l'individualisme et le sens personnel: plus une vie est hautement personnelle, plus la mort physique diminue à ses yeux d'importance et de pouvoir d'effroi; plus une individualité est soucieuse de soi,

[1] IIa IIae, q. 123, a.4 sq., q. 124, a. 7.

plus cette catastrophe du moi empirique la submerge d'angoisse. S'il est une attitude spirituelle qui, pleinement vécue, tend au mépris absolu de la mort, c'est bien le christianisme, lui qui date du jour de leur mort la naissance de ses saints. On juge psychologiquement très mal de l'Inquisition si l'on ne se représente que, pour un inquisiteur sincère, au XIIIe siècle, c'était une libéralité que d'envoyer à de meilleures lumières un homme qui s'obstinait à vivre dans l'obscurité. Si ce point de vue nous paraît aujourd'hui manquer singulièrement au sens que nous avons de la personne, il n'est pas sans nous donner une haute leçon de hiérarchie des valeurs. Le goût moderne de la vie individuelle, rendue de plus en plus précieuse par le confort, la raréfaction des naissances et l'affaiblissement général du sens religieux, a considérablement altéré dans la sensibilité chrétienne ce dédain joyeux de la vie et de la mort. Comme tout le monde, le chrétien veut vivre à tout prix. Comme tout le monde, il lui arrive de ne plus savoir désigner une valeur ou un être qu'il préfère à la vie. Aussi, comme tout le monde, comme saint Pierre, il dit de temps en temps : « Je ne connais pas cet homme », et de temps à autre il touche les trente deniers.

La peur de l'extrémisme n'est qu'une variété de cette peur de la mort. Non que l'extrémisme, certes, porte en lui-même sa justification. Nous savons bien qu'il existe, même parmi les chrétiens, de ces esprits un peu myopes qui ne voient la vérité qu'en caractères d'affiche, de ces esprits agités qui ne la reçoivent que dans la griserie, de ces esprits d'une pièce qui n'en peuvent tenir qu'un morceau aigu et cassent tout avec ce tesson, enfin de ces φιλοκίνδυνοι dont parle

saint Thomas, de ces amis du danger qui se précipitent au péril quelle qu'en soit la cause. Le christianisme ne peut baptiser ces intempérances plus délirantes qu'audacieuses et il doit renier ces fils, si ardents soient-ils, lui qui marie les contraires et tresse la réalité de mille forces aveugles dont chacune, sans son geste artiste, foncerait devant soi. Mais si l'attitude chrétienne, à chaque minute, est un risque total de tout le vécu dans l'éternel, à chaque minute la solution chrétienne est la solution la plus extrême en ce sens accompli. « Ne soyez point trop juste ni trop sage de peur qu'à la fin vous ne soyez comme un stupide. » Ainsi parle l'Ecclésiaste [1]. Et nos réalistes, quand ils introduisent le « général Moindre Mal » pour liquider les batailles dont ils ne sortent pas, puis accusent leur dépit en anathématisant les avant-gardes, s'ils crient très fort, c'est aussi un peu pour assourdir en eux le regret harcelant de l'extrémisme chrétien. « Parce qu'un coq a chanté trop haut, ils demandent qu'il n'y ait que des chapons [1]. » C'est en vain qu'on en appelle à l'histoire, qu'on fait défiler devant nous ces tableaux édifiants où la vérité, belle dame vertueuse et sage, avance de triomphe en triomphe sur une voie toujours médiane, pendant que les méchants et les fous s'égarent d'aberration en aberration sur les sentiers écartés. Ces légendes d'un passé qui fut frémissant et vécu à la crête de l'angoisse sont propres à élever les cœurs et à calmer les ambitions un peu vertes; nous n'en sommes pas dupes: « Quelle est la grande action, écrivait Stendhal, qui ne soit pas un *extrême* au moment où on l'entreprend ? C'est

[1] Eccles., VII, 17.
[2] Veuillot à Montalembert, 3 décembre 1843.

quand elle est accomplie qu'elle semble possible aux êtres du commun [1]. »

Si l'extrémisme chrétien ne se rencontre presque jamais avec l'extrémisme de l'utopie, c'est qu'il est aussi un extrémisme de l'Incarnation à tout prix, qu'il choisit toujours dans le réel et pour le réel. Le réalisme comme extrémisme, voilà ce que ne peuvent admettre les réalistes du compromis. Il n'est peut-être pas chez Nietzsche de plus criant contresens sur l'essence du christianisme que celui qu'il fait ici. Cherchant un élément impulsif à cette religion qu'il croit ennemie de l'impulsion, il le trouve dans une haine instinctive de la réalité [2]. Hé certes, oui, ils en ont une sainte frousse, de la réalité, nos bons petits jeunes gens que Cassien rangeait si gentiment dans le règne animal, et tous les intimistes de la foi, avec leurs évasions intérieures à perte de vue. La « matière » devient pour eux un symbole abhorré de tout ce qui est dur, résistant, exigeant, le « matérialisme » leur sert d'injure pour tout rappel un peu brutal du mariage indissoluble entre le corps et l'âme, axe de l'anthropologie chrétienne: nos oreilles habituées à de plus sérieux combats se rappellent-elles encore les accents indignés de l'éclectisme spiritualiste, pendant cent ans porte-parole officieux de la chrétienté, quand il levait un « matérialisme » nouveau sous chaque exploration profonde de la science contemporaine ? Son abstention contribuait régulièrement à le faire naître, mais chaque fois il n'y voyait que l'œuvre du diable; c'est lui qui livrait au diable ce qui aurait dû devenir, à travers son effort, la part de Dieu.

[1] *Le Rouge et le Noir*, L. II, ch. XI.
[2] Notamment l'*Antechrist*, passim.

Est-ce autre chose chez beaucoup de chrétiens que la peur de la liturgie ? Car c'est bien une peur, si paradoxalement fréquente encore en plein peuple catholique : la peur du geste sensible, qui crève l'espace et qui crève les yeux, la peur de la somptuosité des choses, comme si le souffle de l'esprit était si faible qu'il ne puisse animer un corps puissant. Le mysticisme invertébré des vagues hindouismes et de toutes les exaltations sans conséquences qui servent si souvent de succédané à la religion vécue est-il tout à fait étranger à nos gourmets en dévotions particulières, en apparitions sensationnelles, en prophéties inouïes ? Ces échappées vers le suave sont infiniment plus aisées que l'engagement efficace dans un tempérament, dans un milieu, dans un temps, qui ne se prêtent pas aux fantaisies protéiformes du rêve pieux.

Il y a bien d'autres aspects à cette fuite sacrée devant le réel. Chez les meilleurs des jeunes chrétiens régnait naguère encore une mauvaise humeur un peu hautaine contre l'idée d'efficacité. On lui trouvait je ne sais quoi d'américain, et pour la vieille Europe désabusée l'échec semblait la suprême valeur mystique. Ici encore de troubles processus psychologiques soutenaient parfois les meilleures intentions. Le goût morbide de l'insuccès est proche parent du goût morbide de la culpabilité et de la soumission. Il est aussi habile que les deux autres à se faire un noble visage. Une certaine manière d'aspirer au témoignage chrétien sans espoir dans un monde apocalyptique n'est certes pas sans répondre à un aspect de la vie chrétienne, si l'on entend bien que le monde est apocalyptique depuis le commencement des temps. Mais, projetée grossièrement du spirituel sur le temporel et érigée en modèle

général d'action, cette aspiration mélancolique témoigne surtout d'un esprit de défaite qui nous dérive aux antipodes de l'esprit apostolique. Les martyrs ne tendaient pas au martyr, du moins pas de cette manière lasse et désespérée. Ils furent martyrs parce que c'était compris dans les frais. Toute cette ardeur généreuse et un peu stérile à jouer les saints des derniers jours n'est que la sublimation d'un dépit, le dépit du monde chrétien contemporain constatant qu'il s'est laissé déborder par tout le développement temporel du siècle — historique, politique, révolutionnaire, scientifique. Il serait plus sain et plus chrétien de chercher à rattraper la distance. « Galiléens, que restez-vous à regarder au ciel ? »

L'inquiétude de la perfection ou de la pureté est une des formes les plus trompeuses de cette illusion déréistique. Il faut servir Dieu, écrivait François de Sales à une pénitente éperdue d'absolu, « à l'humaine et selon les temps, en attendant un jour de le faire à la divine et selon l'éternité [1]. » Cet empressement bourdonnant des désirs « de certaine perfection chrétienne qui peut être imaginée mais non pas pratiquée, et de laquelle plusieurs font des leçons, mais nul n'en fait jamais les actions [2] » est l'opposé même du devoir chrétien : « la moindre exécution est plus utile que les grands désirs des choses éloignées de notre pouvoir. Dieu désirant plus de nous la fidélité aux petites choses qu'il met en notre pouvoir que l'ardeur aux grandes qui ne dépendent pas de nous [3]. » « Nous nous amusons quelquefois tant à être bons anges, que nous en

[1] A M^lle de Sulfour, *Lettres*, II, 167.
[2] *Ibid.*, 202.
[3] *Ibid.*, 182.

laissons d'êtres bons hommes ou bonnes femmes. » Et qu'est-ce que ce désir angélique, sinon la meilleure ruse de l'instinct d'immobilité : « ... Si vous pouvez vous empêcher de l'empressement, vous gagnerez beaucoup : car c'est l'un des plus grands traîtres que la dévotion et vraie vertu puisse rencontrer. Il fait semblant de nous réchauffer au bien, mais ce n'est que pour nous refroidir, et ne nous fait courir que pour nous faire chopper. » Ce divertissement a deux faces pour un même but. Nous détourner du spirituel chrétien, c'est nous détourner du spirituel incarné, c'est-à-dire, du même mouvement, du ciel et de la terre. Car nous aussi nous sommes des hommes de la terre : *Quand on ne place pas le centre de gravité de la vie dans la vie, mais dans l'au-delà* — dans le néant — *on a enlevé à la vie son centre de gravité.* Oui, mais la gravité du monde chrétien est *à la fois* dans la vie et dans l'au-delà de la vie : car l'au-delà n'est pas un espace hors de notre espace, un temps après notre temps, il est un Etre personnel présent au plus intime de nous-même et rayonnant par son Incarnation au cœur du monde créé.

La pauvreté de la foi et la peur de vivre unies glissent sous main l'arme la plus odieuse de la faiblesse chrétienne : le mensonge des bien-pensants. *Oh, les bons ! les hommes bons ne disent jamais la vérité. Etre bon de la sorte, c'est une maladie pour l'esprit.* La vérité pour eux est une chose apprise, dans les strictes mesures de la tranquillité et de l'utilité. Qu'elle puisse être envisagée comme une aventure, les irrite. Le mystère chrétien est trop vaste pour eux, l'angoisse chrétienne trop lourde. Ils veulent cependant la certitude, qui leur fait du bien, et le triomphe public de la foi, qui les rassure. Ils

aiment aussi ce peu de foi endormie qui leur reste, car la foi est toujours aimable, et ils ne sont pas des monstres, rien moins que des monstres. Mais la certitude sans la recherche ne peut être que jouée. Le triomphe sans le témoignage ne peut être que forcé. Et voilà comment naît ce raccourci paresseux, cet état de mensonge vague et chronique qui fera dire en milieu non chrétien que le microbe chrétien ne sait vivre que dans l'air confiné.

*

Peur de la liberté, peur de la vérité, peur de vivre se rejoignent étroitement au regard d'une foi qui s'affirme comme la Voie, la Vérité et la Vie. Dans la doctrine thomiste de la force, j'aime à relever deux notations. L'une apparente la force à l'amplitude et à l'abondance; elle « bannit l'avarice, disait saint Ambroise, que cite saint Thomas, comme capable d'efféminer la vertu [1]. » L'autre fait de la magnanimité une partie de la force [2]. Un lien secret est ainsi affirmé qui relie la force à la somptuosité du monde et à la générosité du cœur. C'est plus que le réalisme chrétien, c'est l'humanisme chrétien dans toute son ampleur qui naît de cette matrice. La force est à la fois, par la même vertu, la solidité et l'abondance de tout le réel. Tension de l'existence, elle est l'étoffe de l'espace. Patience de l'attente, elle est l'étoffe du temps. Triomphe sur la mort, elle est la servante de l'éternel. Deux hommes ont tenté de la rendre à ce monde qui se dissipe dans le vent:

[1] Cit. in IIaa IIae, q. 123, a. 2.
[2] q. 129 et 134, a. 4.

l'homme de la possession, qui tente d'amasser l'espace fluent dans ses mains gourmandes; l'homme de l'affirmation, qui veut rendre au *fiat* humain son autorité impérieuse. Leurs derniers avatars sont le propriétaire et l'anarchiste. L'un oublie la générosité du cœur, l'autre oublie la solidité des choses. Ils furent ennemis jurés dans la dernière période du monde moderne, peut-être parce que l'un envoyant à l'autre ses bombes, et l'autre lui retournant ses gendarmes, à travers ce double paroxysme de l'ordre affolé et de la violence révoltée, ils se sentent glisser vers le même nihilisme. Chez l'un, la volonté d'accaparer, faute de la générosité intérieure, éteignait lentement la somptuosité du monde. Chez l'autre, la ferveur révoltée, faute du sens de la réalité, poussait à la rage du néant. Déjà toutes les forces nouvelles les bousculent l'un et l'autre et prétendent réconcilier l'ardeur et le réalisme, la jeunesse militante et la maîtrise du monde, l'amplitude révolutionnaire et l'aventure individuelle. Seul peut-être le christianisme a le geste assez large...

Mais alors, qu'il mette la grande voile au grand mât, et, sorti des ports où il végète, qu'il cingle vers la plus lointaine des étoiles, sans attention à la nuit qui l'enveloppe.

Dieulefit, hiver 1943-1944.

Bibliothèque I.C...

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN 1960
PAR L'IMPRIMERIE
NAUDEAU, REDON ET C^ie,
A POITIERS (VIENNE).

Procédé photo-offset

Dépôt légal : 3e trimestre 1951.
Éditeur, n° 429-3. – Imprimeur, n° 444.

Imprimé en France.

Imprimé en France